

The Talambot and Farda Bridges (Chefchaouen Province):  
a Road to Nowhere?

**Les ponts du Talambot et du Farda  
(province de Chefchaouen): Une route vers nulle part?**

**Patrice Cressier**

(CIHAM-UMR 5648, Lyon)

**Abstract:** As early as the 1920s, several well-built old bridges were spotted in the heart of the mountain range separating Chefchaouen (Morocco) from Targha, its port on the Mediterranean. Spread out a few kilometers from each other, on the Talambot wadi and its upper course, the Farda, they constitute the obligatory crossing points of a route with a function important enough for it to have been the subject of such developments. The hypothesis of a Roman origin, put forward by the few researchers who have been interested in this route, is not based on any solid argument. This article proposes to demonstrate it, by relaunching the reflection from a series of questions: where does this path start and where does it end? when and by whom were these bridges built and for what purpose? The investigation, as we shall see, remains incomplete. At least it will have made it possible to ensure a broad dating (end of the XV<sup>th</sup> century-very beginning of the XVI<sup>th</sup> century AD, restorations still occurring at the very beginning of the XVIII<sup>th</sup> century), to highlight the morphological differences they present with regard to other medieval and modern bridges elsewhere in Morocco, as well as to confirm the link between this road development project and the development of the city of Banū Rashīd. An important fact also stands out: the role played by Sufi characters, mixing politics and religion, in the establishment of these works. By its very shortcomings, finally, the study also testifies to the increased difficulty of transposing the practices of archeogeography developed in the north of the Mediterranean to the particular context of the Maghreb mountains.

**Keywords:** Mountain Paths, Bridges, Jbala, Chefchaouen, Sufi Elites.

**Préambule**

Dès les premières prospections archéologiques menées dans la région de Chefchaouen quelques ponts anciens furent repérés sur le territoire de la tribu des Banū Izjel au nord de cette ville.<sup>1</sup> Aussitôt – et pour longtemps – considérés comme romains, ceux-ci furent compris comme les vestiges d’une voie antique. D’où venait cette voie? Où menait-elle? Son tracé, si tant est qu’on pût le restituer, était-

---

1. La tribu appartient au groupe amazigh des Ghumara, aujourd’hui arabisé. La transcription de son nom est des plus variée tant en français (Banou Zadjal, Beni Esjjel, Beni Esjjil, Beni Ezjil, Beni Sechyel, Beni Seyyel, Beni Zeyal) qu’en espagnol (Beni Zeyyel, Beni Sech-Yel, Beni Sechyel). Au fil du texte, j’utiliserai “Beni Sechyel” lorsqu’il s’agira d’observations de terrain ou de travaux anciens, essentiellement espagnols, et “Banū Izjel” lorsqu’il s’agira de considérer la tribu sur la longue durée.

il compatible avec l'interprétation proposée? ... toutes questions prudemment tuées par les auteurs des rares publications s'y référant. Un siècle plus tard, ces mêmes questions sont encore sans réponse et seule la relative ancienneté de ces ouvrages d'art est assurée: ils sont à coup sûr antérieurs à l'imposition du protectorat. Mais de combien? Et pourquoi cette monumentalisation dans une zone montagneuse isolée et profondément compartimentée par de hautes crêtes calcaires et de profondes vallées?

Ce travail n'a pas pour but d'apporter une solution à chacune de ces énigmes, mais plutôt d'exposer les données du problème et les difficultés à mettre en œuvre des méthodes d'analyse ayant pourtant fait leurs preuves dans d'autres espaces géographiques. Face au paradoxe de devoir tracer une route non pas à partir de ses lieux de départ et d'arrivée, mais de quelques points intermédiaires disposés sur un court tronçon, nous proposerons cependant une hypothèse de datation et de fonction, qu'une recherche plus approfondie devra néanmoins confirmer.

## 1. Des ponts dans la montagne

### 1.1. Quatre repérages et prospections en un demi-siècle (1929-1982)

À la fin des années 1920, César Luis de Montalbán,<sup>2</sup> pionnier de l'archéologie espagnole au Maroc, fut le premier auteur qui mentionna les ponts jetés sur l'oued Talambot, dans un rapport de prospection à la *Junta Superior de Monumentos Históricos*, inédit mais conservé aujourd'hui au musée de Tétouan.<sup>3</sup> C'est sur celui qui est situé le plus en aval qu'il se montre le plus explicite: "indiscutable construction romaine," cet ouvrage enjambe l'oued Talambot "près de Taulet," un peu en amont du confluent avec l'oued Laou. Il offre la particularité d'un tracé en zigzag et deux de ses trois arches sont conservées. Remontant l'oued Talambot, l'explorateur ne fait qu'y signaler l'existence d'un second pont, semble-t-il en contrebas du village du même nom, mais il n'en précise pas la morphologie. Il s'extasie en revanche sur le troisième, qui est en fait une spectaculaire arche naturelle creusée par l'oued Farda, affluent du Talambot, nommée localement "le pont de Dieu," (fig. 1).

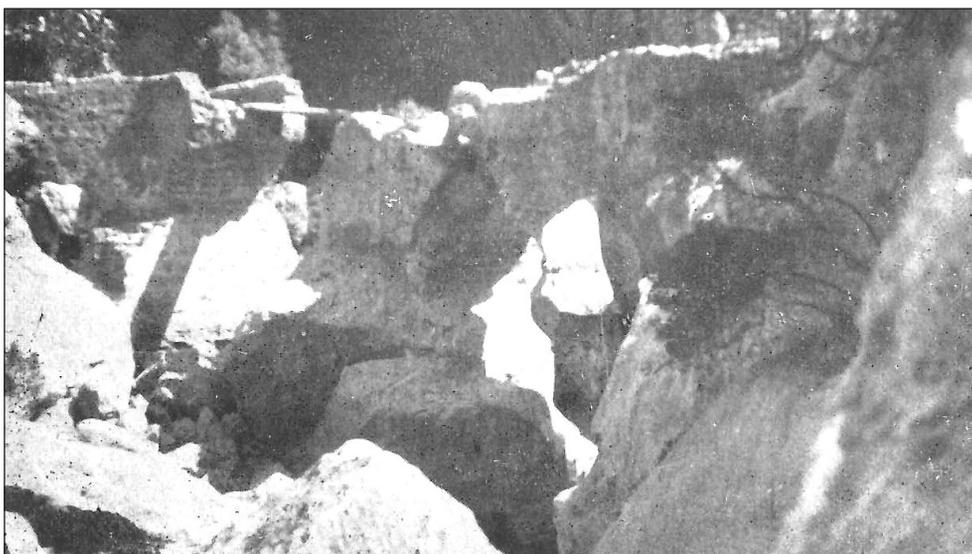
2. Sur cet explorateur et archéologue hors du commun, voir par exemple: Francisco Pérez Escribano, "César Luis de Montalbán y Mazas, arqueólogo proscrito y olvidado en las dos orillas del Estrecho," *Almoraima. Revista de Estudios campogibraltereños* 51 (2019): 101-14; Manuel Jesús Parodi Álvarez, "En el I Centenario de la Arqueología española en el Norte de Marruecos. César Luis de Montalbán y Mazas (1876-1971), apuntes biográficos de un pionero de la institucionalización del Patrimonio arqueológico," *Revista Onoba* 7 (2019): 5-20.

3. César Luis de Montalbán, "Viaje de estudios desde 'Uad Lau' a 'Uad Nekor'" (Memoria inédita archivada en el Museo arqueológico de Tetuán, 1929), 1-4. La prospection s'était achevée en décembre 1928. Par la suite, ce rapport a été utilisé par la plupart des archéologues s'étant intéressés à la région, sans toujours la discussion approfondie qu'imposeraient sa forme et son contenu. Il est parfois évoqué dans des publications à caractère historiographique. Voir, par exemple, Enrique Gozalbes Cravioto, *Marruecos y el África occidental en la historiografía y arqueología españolas* (Ceuta: Instituto de Estudios Ceutíes, 2012), 233.



**Fig. 1:** Arche naturelle sur l’oued Farda, dite “Pont de Dieu” ([https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Pont\\_de\\_Dieu.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Pont_de_Dieu.jpg)).

Il est probable que c’est à ces deux ponts construits que se réfèrent les indications de vestiges, “romains et carthaginois” portées au sud de Talambot et au nord de Chefchaouen sur la carte archéologique au 1/500 000 que dresse quatre ans plus tard ce même auteur.<sup>4</sup>



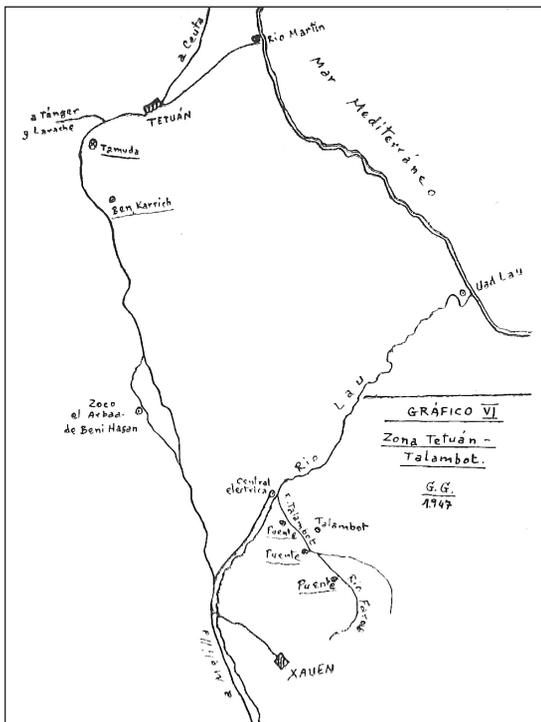
**Fig. 2:** Pont sur l’oued Talambot en amont du confluent avec l’oued Laou (selon Morán Bardón et Guastavino Gallent, *Vías y poblaciones romanas*, fig. 24).

4. César Luis de Montalbán, *Mapa arqueológico de la zona de protectorado de España en Marruecos con las rutas terrestres y marítimas y los yacimientos paleolíticos, neolíticos, fenicios, cartagineses y romanos* (S. l.: Junta Central de Monumentos Históricos y Artísticos, 1933).



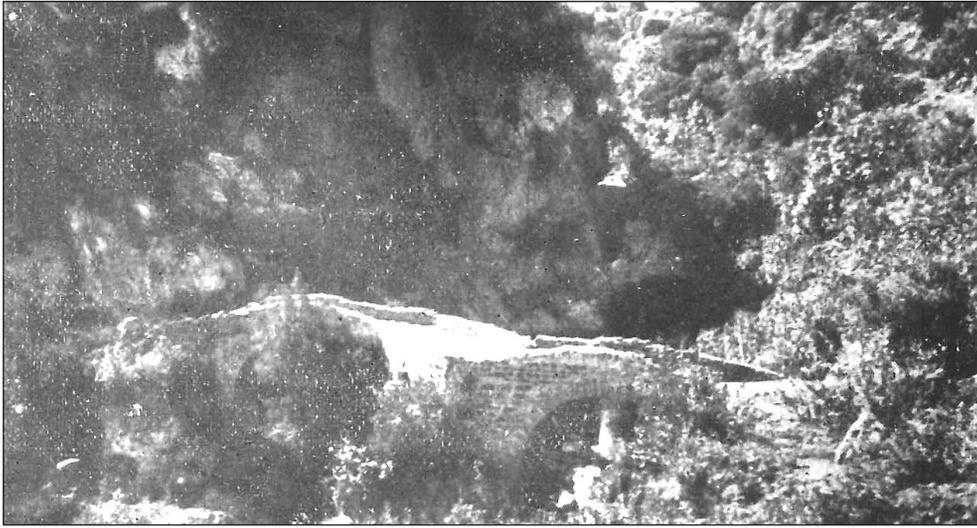
**Fig. 3:** Pont sur l'oued Talambot en amont du confluent avec l'oued Laou.  
État en 1982 (© P. Cressier)

Après presque vingt ans, dans leur petit livre consacré aux “Voies et établissements romains du Nord du Maroc,” César Morán Bardón et Guillermo Guastavino Gallent sont à peine plus précis et ne fournissent pas non plus d’information sur les caractéristiques architectoniques de ces ouvrages.



**Fig. 4:** Situation des ponts sur le Talambot et le Farda (selon Moran Bardón et Guastavino Gallent, *Vías y poblaciones romanas*, gráfico VI).

Ils en publient cependant quelques clichés aujourd'hui bien utiles.<sup>5</sup> Le premier pont, dit "*puente viejo*," est proche de la centrale électrique du Laou; il est déjà partiellement détruit, (fig. 2 à 4). Le second, non loin du village de Talambot, porte le nom "de Sidi Abdal-lah el-Habti," (fig. 4 à 6). Quoique formation naturelle, le "pont de Dieu," est également évoqué et localisé sur l'oued Farda, appellation du cours supérieur du Talambot.<sup>6</sup> Ces deux auteurs sont accompagnés dans leur visite par Carlos Pereda Roig, alors *interventor* de la circonscription des Beni Sechyel.<sup>7</sup>



**Fig. 5:** Pont sur le Talambot, dit de Sidi Abdallah el-Habti, en amont du précédent (selon Morán Bardón et Guastavino Gallent, *Vías y poblaciones romanas*, fig. 26).

Au-delà même de ce qu'exigeait sa fonction d'administrateur territorial, ce dernier manifeste un grand intérêt pour le patrimoine archéologique et ethnographique de la région et publie plusieurs opuscules et articles précieux sur les greniers fortifiés ou les vestiges anciens de la zone littorale de la province.<sup>8</sup> Il classe les informations qu'il recueille sur des fiches dactylographiées dont une partie au moins, rédigée entre 1946 et 1951, nous est parvenue.<sup>9</sup> Il connaît, bien sûr, les ponts du Talambot.

5. César Morán [Bardón] et Guillermo Guastavino Gallent, *Vías y poblaciones romanas en el Norte de Marruecos*. Alta Comisaría de España en Marruecos, Delegación de Educación y Cultura 11 (Madrid: Otice, 1948): 27-8, fig. VI, photos 25-28.

6. Pour être plus précis, le Talambot résulte de la confluence des oueds Farda et Kalaa.

7. *Cabila* dans la nomenclature espagnole, c'est-à-dire tribu. Sur le rôle des administrateurs locaux dans la découverte et l'étude du patrimoine archéologique du protectorat espagnol au Maroc, voir: Abdelmohcin Cheddad, "La contribution des '*interventores*' espagnols au progrès de l'archéologie nord marocaine (1912-1956)," *SPAL* 26 (2017): 283-93.

8. Carlos Pereda Roig, *Los hórreos colectivos de Beni Sech-Yel* (Tétouan: Alta Comisaría de España en Marruecos, Delegación de Asuntos Indígenas, Centro de Estudios Marroquies, 1939); Carlos Pereda Roig, "Itinerarios arqueológicos de Gomara. La Costa," in *I Congreso arqueológico de Marruecos Español. Tetuán, 22-26 junio 1953* (Tétouan: Alta Comisaría de España en Marruecos, Delegación de Educación y Cultura, Servicio de Arqueología, 1954), 443-60.

9. Elles sont intégrées, sous l'intitulé *Bosquejo arqueológico de Gomara*, au fonds "Carlos Pereda Roig" conservé à la bibliothèque Juan Goytisolo du centre tangérois de l'*Instituto Cervantes*. Citées dans les notes qui suivent comme: Pereda Roig, *Bosquejo arqueológico*.



**Fig. 6:** Pont sur le Talambot, dit de Sidi Abdallah el-Habti vers 2012.  
 (© Hatim Naji, *La vraie beauté du Maroc*:  
<https://www.flickr.com/photos/lavraiebeautedumaroc/9555311552>).

L'ouvrage dont il écrit "qu'il convient que l'administration précise à quelle juridiction doit être inscrit le pont wisigoth construit sur l'oued Talambot, connu par les indigènes sous le nom Kantra de Alluban et situé entre les tribus Beni Hassan et Beni Sechyel, près de la centrale électrique,"<sup>10</sup> ne peut être que celui situé le plus en aval et proche du confluent entre l'oued Talambot et l'oued Laou.

Ce n'est donc pas le même que celui situé au village d'Iguerman et dont il considère également nécessaire d'effectuer une reconnaissance approfondie "pour déterminer l'origine de sa construction initiale, dans la mesure où les indigènes pensent qu'il est "préislamique car édifié au XII<sup>ème</sup> ou XIII<sup>ème</sup> siècle" (*sic*).<sup>11</sup> Ni la toponymie ni la disparité des datations proposées ne nous aideraient vraiment à lever le doute. Cependant, dans son petit opuscule sur les greniers fortifiés des Beni Sechyel, Carlos Pereda Roig présente bien la photographie d'un "*antiquísimo puente en Iguermán*" (fig. 7).<sup>12</sup> Celui-ci ne comporte qu'une seule arche et enjambe

<https://coleccionedigitales.cervantes.es/digital/collection/FOCAPE/id/1109> [Dernière consultation 15 septembre 2022]. Ces mêmes observations sont reprises dans un document intitulé *Datos para el desarrollo del programa de actuación de la Junta Territorial de Monumentos del Territorio de Gomara*: <https://coleccionedigitales.cervantes.es/digital/collection/FOCAPE/id/910/rec/52> [Dernière consultation 18 octobre 2022]; voir pp. 10-12.

10. Pereda Roig, *Bosquejo arqueológico*: fiche Beni Sechyel 4. Sur cette centrale électrique à laquelle se doit l'existence de la route carrossable entre Chefchaouen et Talambot voir: Juan Pando Despierto, "Electras marroquíes," (2016) <http://www.lahistoriatrascendida.es/electras-marroquies/> [Dernière consultation 15 mai 2023].

11. Pereda Roig, *Bosquejo arqueológico*: fiche Beni Sechyel 2. On voit que l'attribution chronologique est pour le moins confuse.

12. Pereda Roig, *Los hórreos colectivos* s. n. (entre pages 12 et 13). Le toponyme Iguerman figure au sud de Talambot sur les cartes au 1/50 000 espagnoles "provisoires" de 1931 et 1956 (feuille Yebala 9 [3] Xauen).

ce qui semble un ruisseau ou fossé modeste. Il diffère, semble-t-il, des monuments précédents tant par sa facture que par ses dimensions, et il est dès lors difficile d'assurer qu'il était intégré à l'axe routier que nous tentons de reconstituer ou même qu'il ait été contemporain des autres ponts.



**Fig. 7:** Pont ancien à Iguerman  
(selon Pereda Roig, *Los hórreos colectivos de Beni Sech-Yel*).

L'administrateur des Beni Sechyel se préoccupe également de la protection de l'ouvrage situé plus en amont, déjà mentionné par César Luis de Montalbán puis César Morán Bardón et Guillermo Guastavino Gallent: "il faut mettre au catalogue le pont de Sidi Abdellah el Habti, sur le Talambot, qu'il est urgent de réparer car une de ses arches menace ruine."<sup>13</sup>

Il n'oublie pas, enfin, le: "pont de Dieu": "pour sa beauté naturelle, il faudrait inventorier le pont appelé Kantara du Rabbi, sur l'oued Farda."<sup>14</sup>

À ma connaissance, les ponts du Talambot n'ont plus été objet de l'attention des chercheurs jusqu'à la prospection menée dans le cadre du programme maroco-français: "Jbala-Ghomara" au début des années 1980,<sup>15</sup> sur les résultats de laquelle je

13. Pereda Roig, *Bosquejo arqueológico*: fiche Beni Sechyel 7.

14. Pereda Roig, *Bosquejo arqueológico*: fiche Beni Sechyel 5.

15. Programme mené de 1982 à 1988 en coopération entre le Service de l'archéologie du Maroc (puis l'INSAP dès sa fondation), la Casa de Velázquez (Madrid) et les URA 1000 et 1225 du CNRS, et avec le soutien du Ministère français des Affaires étrangères. Il était dirigé pour la partie marocaine par Abdelaziz Touri et pour la partie française par André Bazzana et Patrice Cressier. Sur l'historique et les résultats de ce programme, voir Aomar Akerraz, Patrice Cressier, Mohamed Abdeljalil El-Hajraoui, Jorge Onrubia Pintado, Abdelaziz Touri et Cinzia Vismara, "Recherches archéologiques dans les Jbala-Ghomara et le Rif (Maroc du Nord): contacts, échanges et collaborations internationales de la Préhistoire à l'Islam médiéval et moderne," *Bulletin d'Archéologie Marocaine* 25 (2020): 209-17.

reviens plus loin. Un seul fut alors observé dans le détail, le plus en aval, mais pour la première fois la question de leur datation et de leur fonction était explicitement posée.<sup>16</sup>

Je ne connais pas d'étude postérieure, mais il n'est pas rare cependant que l'un ou l'autre soit mentionné dans des publications s'intéressant au patrimoine archéologique ou architectural de la région et tout particulièrement du parc naturel de Talasemtane qui les englobe désormais,<sup>17</sup> mais l'information fournie dans ces publications y est malheureusement à peu près nulle.

## 1. 2. Bref bilan des connaissances acquises sur les ponts du Talambot

Même s'il se révèle assez décevant, un premier bilan des connaissances acquises au cours de près d'un siècle sur les ponts anciens de l'oued Talambot s'avère nécessaire, (fig. 8 et 9 à 12). Pour cela, il conviendra, sauf sur certains aspects concrets, de considérer à part le pont naturel de la vallée du Farda qui, par sa nature et sa topographie ingrate, peut difficilement avoir fait partie d'un programme d'aménagement du territoire, sauf de façon occasionnelle.

Observons également que la datation romaine des deux ouvrages construits ne repose sur aucune argumentation architectonique (appareils constructifs, morphologie des arcs).<sup>18</sup> Tout au plus est invoquée, en faveur d'une attribution à des architectes romains, la grande importance passée de l'axe de pénétration nord-sud que constitue la vallée de l'oued Laou. Sans aucun doute cet axe put avoir son intérêt local, mais c'est oublier que, s'il a bien existé une occupation antique à l'embouchure de l'oued, il s'agissait d'établissements mineurs,<sup>19</sup> les deux ports proches de Chefchaouen importants en époque historique ayant été ceux de Targha

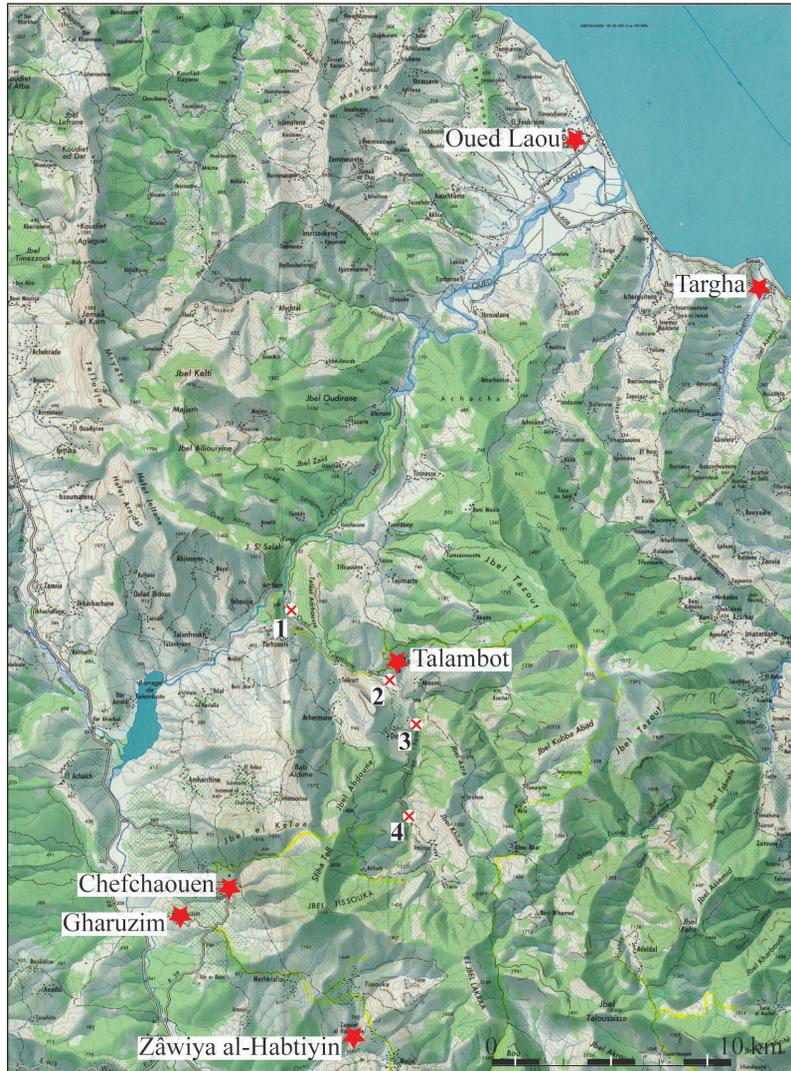
16. André Bazzana, Patrice Cressier, Larbi Erbati, Yves Montmessin et Abdelaziz Touri, "Première prospection d'archéologie médiévale et islamique dans le Nord du Maroc (Chefchaouen - Oued Laou - Bou Ahmed)," *Bulletin d'Archéologie Marocaine* XV (1983-84): 375-76.

17. Ainsi: Mimoun Hillali et Mohamed Tamsamani, "Le Rif: des hommes, des espaces et des ressources," in *Regards sur les patrimoines et les terroirs des Jbala. 3<sup>ème</sup> forum international Planète Terroir, Chefchaouen-Maroc 2010*, coord. Fatima Bouchmal, Guilhem Ismael Calvo Valdemara, Isabelle Jabiot et Jacques/Jawar Vignet-Zunz (s. l.: Ministère de la Culture, s.d.), 13. Un "pont médiéval de Talembot [*sic*]" est cité parmi divers "monuments et sites archéologiques."

18. César Luis de Montalbán indique seulement que le pont aval comporte trois arches, sans préciser leur forme (Montalbán, *Viaje de estudios*, 2). César Morán Bardón et Guillermo Guastavino Gallent, pas plus que Carlos Pereda Roig, ne disent un mot de cette architecture. Rappelons de plus que, sur une de ses fiches, ce dernier considère le pont comme wisigoth (Pereda Roig, *Bosquejo arqueológico*: fiche Beni Sechuel 4).

19. Sur la rareté des indices de peuplement antique dans la basse vallée de l'oued Laou voir: Pereda Roig, "Itinerarios arqueológicos"; Miguel Taradell, *Marruecos púnico* (Tétouan: Cremades, 1960), 75. Enrique Gozalbes [Cravioto], "Atlas arqueológico del Rif," *Cuadernos de la Biblioteca Española de Tetuán* 21-22 (1980): 7-66. Malheureusement, la zone couverte par le projet *Carta arqueológica del Norte de Marruecos (2008-2012)* n'a pas atteint cette vallée: Dario Bernal, Abdelaziz El Khayari, Baraka Raissouni, Macarena Bustamante, Antonio Manuel Sáez, José Juan Díaz, José Manuel Vargas, Macarena Lara et Fernando Villada, "Síntesis de las ocupaciones prerromanas, romanas e islámicas a la luz de la Carta Arqueológica del Norte de Marruecos," in *Carta arqueológica del Norte de Marruecos (2008-2012): prospección y yacimientos, un primer avance. Vol. 1*, éd. Baraka Raissouni, Dario Bernal, Abdelaziz El Khayari, José Ramos et Mehdi Zouak. VESAM 5 (Cadix: Editorial UCA, 2015), 493-544.

et de Tīgīsās, plus à l’est. Dans l’hinterland au sud, aucun centre de peuplement ne justifiait un tel aménagement jusqu’à la fondation de Chefchaouen; ceci sous réserve d’inventaire, bien entendu.



**Fig. 8:** Localisation des ponts anciens du Talambot et du Farda sur la carte IGN au 1/100 000 de 1971 Chefchaouen n° NI-30-XIX (© S. Gilotte).

1. Pont dit “de Alludan” sur le Talambot; 2. Pont dit de Sīdī ‘Abdallah al-Habṭī sur le Talambot; 3. Arche naturelle dite “Pont de Dieu,” sur le Farda; 4. Pont sur l’oued Farda en amont du Pont de Dieu. Targha était le port naturel de Chefchaouen, Gharuzim le berceau de la dynastie des Banū Rashīd. La *zāwiya* al-Habtiyin a été fondée par le probable constructeur du pont dit de Sīdī ‘Abdallah al-Habṭī.

Nous avons vu que la toponymie associée est approximative: le pont aval, dit “*puente viejo*” par César Luis de Montalbán est mis en relation par lui avec le village

de Taulet,<sup>20</sup> tandis que Carlos Pereda Roig lui donne un nom: “Kantra de Alludan.”<sup>21</sup> L’ouvrage suivant, vers l’amont, est appelé “puente de Sidi Abdal-lah el-Habti” par César Morán Bardón et Guillermo Guastavino Gallent ainsi que par Carlos Pereda Roig (sous la forme “Kantra de Sidi Abdallah el-Habti”).<sup>22</sup> C’est là une information importante car il ne peut s’agir là que d’un influent *shaykh* soufi originaire de la région de Chefchaouen, mort à quatre-vingts ans en 963/1555 et inhumé dans sa propre *zāwiya*, ainsi qu’en rend compte Muḥammad Ibn ‘Askar dans sa *Dawḥat al-nāshir*.<sup>23</sup> Je reviendrai plus loin sur la question qui se pose alors, celle de l’intervention de personnages privés dans l’aménagement des routes et plus particulièrement dans la construction d’ouvrages d’art.

Parce que très connu des marcheurs et autres adeptes de *trekking*, le pont naturel sur l’oued Farda est présent, comme “pont de Dieu,” sur d’innombrables blogs et sites internet consacrés à cette activité de loisir. De ce fait, sa localisation ne pose pas de problème.

Mais ces mêmes itinéraires de randonnée mentionnent – photographies à l’appui – un autre pont, situé sensiblement en amont de l’arche naturelle et qu’ils qualifient seulement de “*puente del río Farda*” ou “pont d’Ain Anou.”<sup>24</sup> Les archéologues du siècle passé ne le signalent pas et, ignorant jusqu’à il y a peu son existence, nous ne l’avons pas visité non plus. Il est bien sûr impossible de proposer avec la moindre certitude une datation d’après des clichés photographiques, mais ce que l’on y voit de son appareil constructif (pour une arche au moins, la seconde ayant été substituée à une date indéterminée par un tablier horizontal) évoque d’assez près celui des ouvrages construits sur l’oued Talambot. La principale différence avec ceux-ci étant son tracé rectiligne et non en zigzag, tandis que l’arc original conservé et légèrement surbaissé, mais on notera que là aussi la pile centrale met à profit un massif rocheux situé en milieu du lit de l’oued, (fig. 9).

20. Montalbán, *Viaje de estudios*, 1.

21. Pereda Roig, *Bosquejo arqueológico*: fiche Beni Sechyel 4. “Kantra” pour “*qanṭara*,” bien sûr. Ni Taulet ni Alludan ne figurent sur les cartes au 1/50 000 actuelles correspondant à cette zone. Souk Larba Beni Hessane (NI-30-XIX-2c), Talembote (NI-30-XIX-2d), Bab Taza (NI-30-XIX-2b), Chefchaouene (NI-30-XIX-2a).

22. Respectivement Morán Bardón et Guastavino Gallent, *Vías y poblaciones romanas*, 17 et Pereda Roig, *Bosquejo arqueológico*: fiche Beni Sechyel 7. Mais le mausolée de ce saint s’élève sur la face méridionale du massif montagneux, à 8 km à vol d’oiseau au sud-est de Chefchaouen, tout près du village de Zaouiat El Habtiyine.

23. Ibn ‘Askar, *La Daouhat an-Nāchir de Ibn ‘Askar sur les vertus éminentes des chaikhs du Maghrib au dixième siècle*, trad. Alfred Graulle, *Archives marocaines XIX* (Paris: Ernest Leroux éditeur, 1913), 35: “Il mourut (que Dieu lui accorde sa satisfaction!) en l’an 963 (1555), à l’âge de plus de quatre-vingts ans. Il fut enterré dans sa *zāwiya* dans un endroit aujourd’hui connu sous le nom de “*Mawāhib*” (les donations); le nom de cet endroit était auparavant “*Maāti*” (les contestations) et son nom avait été changé par le chaikh. Cet endroit se trouve au “*Djabal al-Achhab*” (la montagne grise) dans le pays des Banou Zadjal, près de la ville de Chafchawân dans les Ghoumara, à trois mille au sud-est de cette ville. Le tombeau d’al-Habti y est célèbre.”

24. Par exemple: <https://fr.wikiloc.com/itineraires-randonnee/trek-chefchauen-azilane-akchour-3981349/photo-28300390> [Dernière consultation 10 octobre 2022] ou <https://fr.wikiloc.com/itineraires-randonnee/de-akchour-a-ain-danou-pont-ferda-19157245> [Dernière consultation 29 avril 2023].



**Fig. 9:** Pont ancien sur l'oued Farda (cours supérieur du Talambot) [© <https://tetuangorgues.blogspot.com/2014/02/akchour-imizzar-parque-nacional-de.html>].

Ce pont offre une autre particularité: son mortier de chaux, étalé sur une de ses parois, conserve une inscription arabe incisée qui a pu être lue par notre collègue épigraphiste María Antonia Martínez Núñez. Cette inscription rend compte d'une restauration de l'ouvrage par un personnage nommé Aḥmad b. Muḥammad al-'Alamī, en 1119/1707.<sup>25</sup> On perçoit la double importance de cette information, sur laquelle j'aurai à revenir: d'une part le réseau viaire de la montagne fait l'objet de maintenance encore au tout début du XVIII<sup>ème</sup> siècle et, d'autre part, il s'agit (à titre privé ou public ?) de l'intervention éditiltaire d'un probable descendant du fondateur de la ville de Chefchaouen, le *sharīf* 'Alī ibn Rashīd al-'Alamī (cf. *infra*).

Des données un peu plus précises sur l'appareil constructif des deux ponts inférieurs du Talambot ont été recueillies lors de la prospection franco-marocaine susmentionnée, au début des années 1980. Elles se rapportent essentiellement à l'ouvrage situé le plus en aval, mais sont en partie extrapolables à celui élevé près du village de Talambot.<sup>26</sup> J'en reprends ici partiellement les termes, en ajoutant quelques éléments restés à l'état de notes de terrain.

25. Pour plus de détails, on se reportera à la note de María Antonia Martínez Núñez, en annexe de ce texte.

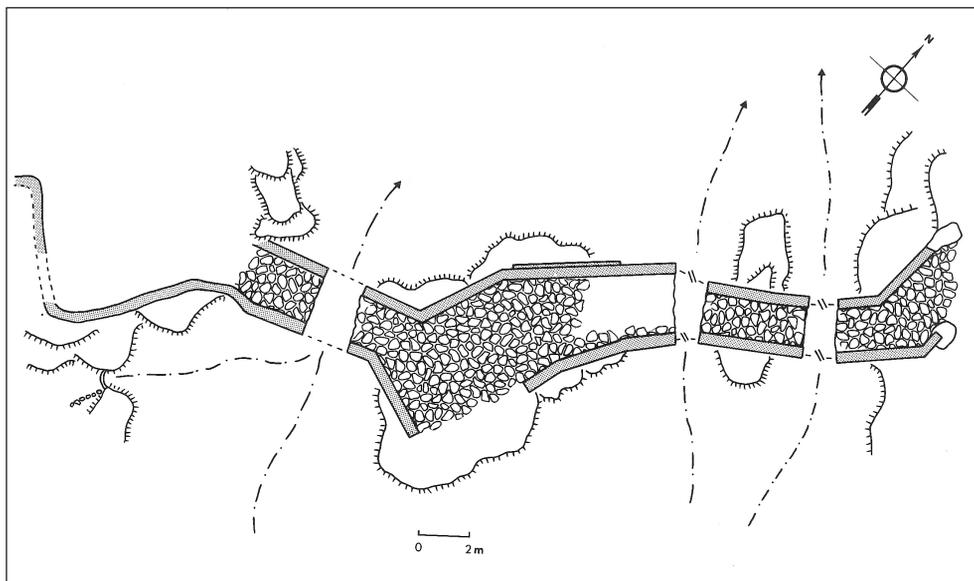
26. Bazzana et al., "Première prospection," 376 et fig. 6 à 10.

En contrebas de la route moderne Chefchaouen-Oued Laou, ce pont ancien est installé entre deux rives relativement abruptes là où le lit de l'oued est partiellement obstrué par un éboulement rocheux. Trois arches voûtées en plein cintre s'appuyaient sur les rochers: piles et culées étaient fortement maçonnées et ont, dans l'ensemble, bien résisté. Les voûtes, en revanche, se sont écroulées, (fig. 2 et 3); on remarque que la position actuelle des premiers claveaux conservés atteste un basculement sensible des assises naturelles. Le tracé en zigzag est dû à la volonté des constructeurs d'utiliser au mieux les facilités de franchissement que présentait l'oued dans ce secteur, (fig. 10 et 11).



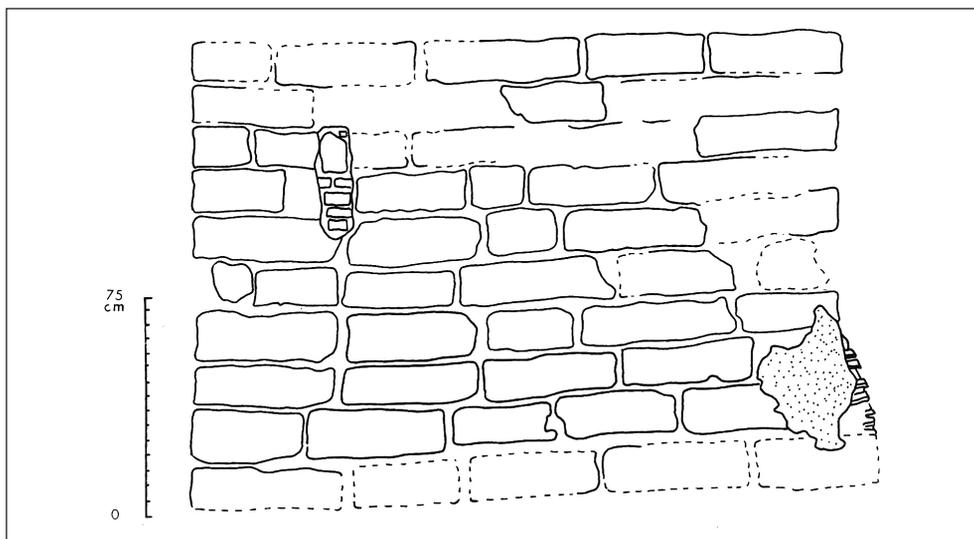
**Fig. 10:** Pont aval sur l'oued Talambot. État du tablier en 1982. Voir figure 2 (© P. Cressier).

Les dimensions générales, jamais mentionnées par les observateurs antérieurs, sont modestes: largeur du passage soigneusement empierré entre les deux parapets de 1,52 à 1,63 m (soit une largeur totale d'environ 2,50 m); hauteur construite sur le bloc rocheux servant d'appui à la pile centrale 3,92 m (5,65 m au total sur le fond du lit de l'oued).



**Fig. 11:** Pont aval sur l'oued Talambot. Plan au tablier  
(© Programme Jbala-Ghomara/Y. Montmessin).

L'examen de l'appareil montre d'assez nombreuses réfections et reprises, dont les principales sont faites en brique<sup>27</sup> alors que la maçonnerie d'origine est en moellons de moyen appareil régulier. La pierre calcaire utilisée est d'assez bonne résistance. Les dimensions des moellons conservés, particulièrement dans la partie ouest du pont, laissent apparaître une hauteur variant de 0,10 à 0,23 m; dans la longueur, les dimensions les plus fréquentes sont de 0,35 m, de 0,40/0,42 m et de 0,45/0,46 m, en relation avec la coudée utilisée, (fig. 12).



27. Dimensions des briques des blocs éboulés dans le cours de l'oued: 0,26 x 0,12/0,115 x 0,004 m.



**Fig. 12:** Pont aval sur l'oued Talambot.

- a. Détail de l'appareil à l'intrados de l'arche nord (© Programme Jbala-Ghomara/A. Bazzana).  
 b. Pile centrale (face aval) [© P. Cressier].

À travers cet examen des vestiges, rien – en particulier dans le type d'appareil utilisé – ne permet de supposer une construction d'époque romaine. Si le jeu des dimensions principales des moellons peut évoquer des exemples d'appareils d'al-Andalus, il faut cependant se montrer prudent et se limiter à une datation encore vague de l'époque médiévale tardive. Ajoutons que l'étroitesse du passage interdit pratiquement l'accès à tout transport attelé ce qui paraît plutôt surprenant au cas où il se serait agi de constructions romaines.

Peut-être convient-il de souligner, avant d'en finir avec cette présentation des ponts anciens du Talambot, que n'a été signalée aucune trace de chaussée qui leur aurait été associée. En revanche, de tels vestiges l'ont été sur des sites côtiers à l'est et au nord-ouest de l'embouchure de l'oued Laou. À Taghssa, Carlos Pereda Roig mentionna en effet les ruines d'une chaussée romaine aboutissant à la plage.<sup>28</sup> Mais celles-ci se sont révélées être celles d'un mur de parcelle et d'une *sāqiya* maçonnée médiévale alimentant de grands bassins d'irrigation rectangulaires.<sup>29</sup> À 18 km au sud de Tétouan, sur la rive droite de l'oued Amsa, Abdelmohcine Cheddad constate "la

28. Carlos Pereda Roig, "Itinerarios arqueológicos."

29. Maria Antônia Carbonero Gamundí, Patrice Cressier et Larbi Erbati. "Un ejemplo de transformación radical y planificada del paisaje agrario en la Edad Media: Taggsa (provincia de Chefchaouen, Marruecos)," in *Transformaciones agrarias y cultura material en Andalucía Oriental y Norte de Marruecos*, éd. José Antonio González Alcantud, Manuel González de Medina, Antonio Malpica Cuello et Jacques Vignet-Zunz (Madrid: Ministerio de Agricultura, Pesca y Alimentación, 1996), 92 [NB: Cet article rédigé primitivement en français a été traduit sans l'autorisation des auteurs, mais avec la bénédiction des éditeurs, par un analphabète, rendant le texte à peu près incompréhensible: chaussée (*calzada*) est ainsi devenue "malecón"; bassin (*alberca*) s'est transformé en "cuenca," (= bassin fluvial), etc.].

présence d’une structure très large, vraisemblablement une ancienne chaussée faite de pierres de différentes tailles mais soigneusement alignées” dont il est bien difficile d’interpréter la fonction sur cette seule description.<sup>30</sup>

Revenons finalement sur le nombre total de ponts jalonnant la route dont nous souhaitons reconstituer le tracé et donc définir la fonction. Sous réserve d’inventaire, et sans prendre en compte le pont naturel dit “de Dieu” sur l’oued Farda, il y en aurait eu quatre:<sup>31</sup> deux sur le Talambot en aval d’Achmour, au tracé en zigzag (Alullan et Sidi Abdallah al-Habti), un sur le Farda, quasi rectiligne, loin en amont de l’arche naturelle, et enfin le ponceau d’Iguerman.<sup>32</sup>

### 1. 3. Aperçu comparatif sur les ponts médiévaux et modernes du Maroc

Il peut sembler difficile d’aborder, globalement cette fois, la question des ponts anciens du Maroc sans se référer en premier lieu aux éventuels antécédents romains, si je renonce à le faire ici c’est pour une raison simple: à ce jour aucun pont antérieur au Moyen Âge n’a été localisé au Maroc, aucune des attributions chronologiques à l’Antiquité, multiples, aventureuses ou fantaisistes, n’ayant jamais pu être confirmée sur des bases archéologiques, au contraire de ce qui a pu être observé en Algérie ou en Tunisie.<sup>33</sup>

Cependant, et quoiqu’il ait pu être écrit, les ponts construits au Maroc avant l’époque coloniale ne sont pas rares,<sup>34</sup> qu’ils aient été jetés sur les oueds majeurs, sur des bras de divagation ou sur des affluents importants de ceux-ci, ou encore, en milieu urbain, sur des canaux ou des cours d’eau plus modestes.<sup>35</sup> Hors les villes, ils sont localisés essentiellement au long des principaux axes de communication (Marrakech-Fès, Marrakech-Rabat, Fès-Meknés-Rabat, Fès-Taza, Rabat-Tanger, etc.), les *tarīq al-sultān*, objets d’un contrôle étroit de l’État et à ce titre bénéficiant d’aménagements. Leur morphologie varie entre des ouvrages rectilignes, relativement bas, aux arches nombreuses (en zone de divagation ou d’épandage des eaux de crues), et d’autres

30. Abdelmohcin Cheddad, “Notes sur quelques sites archéologiques du Nord marocain,” *L’Africa romana* 13-2 (2000): 1805, reprenant sans doute les observations anciennes de Miguel Tarradell, “Contribution à l’Atlas archéologique du Maroc: région de Tétouan,” *Bulletin d’archéologie marocaine* VI (1966): 440.

31. Selon une information toute récente (26 mai 2023) de ma collègue Fatima Bouchmal (U. de Beni Mellal) – que je tiens à remercier ici –, le plus en aval des ponts sur le Talambot aurait été substitué par un ouvrage en béton moderne à la suite des destructions dues au glissement de terrain dévastateur de 2010. Sur cet événement: Hasnaa Harmouzi, Abdelilah Dekayir, Mohamed Rouai et Mohamed Afechkar. “Analyse géomorphologique et géologique du glissement de terrain d’Akchour (Rif, Maroc),” *Geo-Eco-Trop* 42-1 (2018): 19-32.

32. L’existence d’autres ponts anciens ailleurs dans la région n’est pas exclue. Dans ses fiches, à propos de la circonscription de Ajmas Alto, donc non loin au nord de Chefchaouen, Carlos Pereda Roig en mentionne un, entre cette ville et Had de Beni Arcul, qui aurait été reconstruit sur les piles préexistantes d’un ouvrage “portugais”: Pereda Roig, *Bosquejo arqueológico*: fiche Ajmas Alto (1). <https://coleccionedigitales.cervantes.es/digital/collection/FOCAPE/id/1072/rec/39> [Dernière consultation 19 octobre 2022]. Mais seul un contrôle archéologique permettrait de confirmer cette information.

33. Voir sur ce point la contribution d’Aomar Akerraz dans le présent dossier.

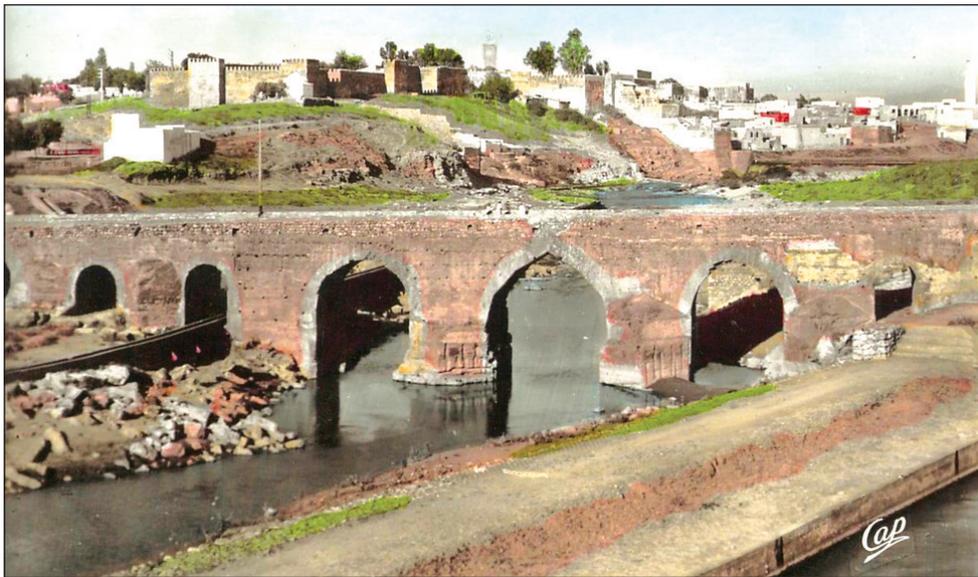
34. Il n’est question ici que de ponts routiers, les ponts aqueducs obéissant à des problématiques autres que celles abordées dans ce dossier.

35. Je me limite ici à évoquer la question de façon très générale (morphologie, localisation et chronologie).

se caractérisant par un profil en dos d'âne et des arches moins nombreuses (voire unique) et plus hautes (sur des cours d'eau plus encaissés comme à Kasba Tadla), toute solution intermédiaire étant évidemment possible. Le tracé des arcs varie selon les époques; même si le plein cintre est présent à tout moment, il peut être supplanté par des arcs ogivaux à la brisure plus ou moins marquée, ou coexister avec ceux-ci. Le flou de ces observations ne doit pas surprendre: à ce jour, une typo-chronologie des formes architecturales des ponts anciens du Maroc n'est pas même ébauchée.

Dans le cas d'ouvrages dus à une intervention étatique ou sultanienne, les faces du pont peuvent recevoir une décoration peinte, des incrustations ou des placages de céramique, ou encore des inscriptions sculptées ou en briques disposées en relief.<sup>36</sup>

En édifiant ou restaurant ce type d'ouvrages, la dynastie alaouite eut à cœur, du XVII<sup>ème</sup> au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'amélioration du réseau routier du pays: ainsi, sur l'Oum er Rbia,<sup>37</sup> les ponts de Kasba Tadla (Mawlāy Ismā'īl), (fig. 13) et Khenifra (Ḥasan I<sup>er</sup>) ou celui jeté sur le Sebou, au nord de Fès sur la route de Taza (Mawlay Rashīd en 1669).<sup>38</sup> Mais la pratique est plus ancienne: à Marrakech, par exemple, les Saadiens construisirent cinq ponts sur l'oued Issil, dont l'un situé près de Bāb al-Dabāghīn.<sup>39</sup>



**Fig. 13:** Pont de Kasba Tadla sur l'Oum er Rbia, dont la construction est attribuée à Mawlāy Ismā'īl. État dans les années 1950

(© Compagnie alsacienne des arts photomécaniques).

36. Le pont sur l'oued Nja, route de Fès à Meknès à 22 km de la première, présente décors peints et placages de céramique glaçurée; il aurait été construit en 1870. Le pont de Khemisset (en réalité commune rurale de Aïn Siberne), dit Qanṭara al-Flūs, conserve une partie de ses inscriptions en briques disposées en relief (cf. infra note 40).

37. Pour les noms des oueds, je maintiens l'orthographe approximative passée dans l'usage courant en français.

38. Georges Marçais, *L'architecture musulmane d'Occident. Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile* (Paris: Arts et Métiers graphiques), 410. L'auteur reprend des informations d'al-Zayyānī et de l'*Istiqṣā*.

39. Selon Gaston Deverdun, l'un de ces ponts aurait été construit à l'initiative de Lalla Mas'ūda, mère d'Aḥmad al-Manṣūr; Gaston Deverdun, *Marrakech des origines à 1912* (Rabat: Éditions techniques nord-africaines, 1959-1966), t. I, p. 413 et t. II, pl. LI.

Les exemples assurément médiévaux sont plus rares, mais il est impossible de ne pas citer ici le pont almoravide construit à Marrakech, sur le Tensift,<sup>40</sup> puis rétabli par les Almohades 400 m en aval de l'implantation initiale, après avoir été détruit sans doute par des crues violentes, (fig. 14).<sup>41</sup> Il fit ensuite l'objet de multiples réparations, tant par les princes saadiens que par les sultans alaouites.<sup>42</sup> On est bien moins renseigné sur le pont proche de Khemisset, sur l'oued Beth, attribuable à l'époque mérinide, dont il a été fait mention plus haut.<sup>43</sup>



**Fig. 14:** Marrakech. Pont almohade sur le Tensift, mainte fois remanié  
(© János Korom/Wikipedia. [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Marrakech\\_65DSC\\_0623\\_\(29410102888\).jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Marrakech_65DSC_0623_(29410102888).jpg)).

Dans les villes traversées par de petits cours d'eau, les ouvrages sont évidemment moins ambitieux. Fès apparaît comme exemplaire. Plusieurs ponts dont trois principaux enjambent l'oued Fès pour unir la rive des Andaloux à celle des Kairouanais: Qanṭara Bin al-Mudūn (Pont d'Entre-villes), (fig. 15), Qanṭara al-Tarrāfīn (Pont des Savetiers), Qanṭara Sīdī 'l-'Awwād (ou al-Rsīf), auxquels

40. Comme l'indique al-Idrīsī, le pont est construit par 'Alī ibn Yūsuf, donc sensiblement après la fondation de la ville par Yūsuf ibn Tāshufīn: Deverdun, *Marrakech*, t. I, pp. 106-107; Charles Allain, "La route impériale de Maroc à Sala au XI<sup>ème</sup> et au XII<sup>ème</sup> siècles," *Hespéris-Tamuda* LVII, 1 (2022), 215-18, fig. 5, pl. II. Planimétrie et couvertures photographique détaillée de ce pont sur la page de l'excellent atlas d'architecture almohade (*ATARAL*) dirigé par Antonio Almagro Gorbea, Real Academia de San Fernando (<https://www.ataral.es/inventario.php?id=puede-tensift>) [Dernière consultation 2 septembre 2023].

41. Ibn Sa'īd nous dit que l'ouvrage est ordonné construire par Abū Ya'qūb Yūsuf: Deverdun, *Marrakech*, t. I, 200-01; Allain, "La route impériale," 229-232-218, fig. 9, pl. VI et VII.

42. Deverdun, *Marrakech*, t. I, 357, 515.

43. Ce pont porte un décor de *sebka* au sein duquel s'insère une inscription "en coufique carré formée par la saillie des tranches de briques disposées de champ et noyées dans la maçonnerie," datée du XIII<sup>ème</sup>-XIV<sup>ème</sup> siècle; il s'agit d'une eulogie à vocation apotropaïque: *Barakat Muḥammad*. Voir M. Laurenti, "Communication de la photographie et du dessin d'une inscription [coufique] qui figure en double exemplaire sur les côtés d'un pont ruiné existant sur l'oued Beth (Maroc)." [présentée par William Marçais], *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux historiques* (1928-29): 304-5. Voir aussi tout récemment: Péter T. Nagy et Umberto Bongianino. "*Barakat Muḥammad*: Notes on Square Kufic Epigraphy in the History of Morocco," in *Inscriptions from the Islamic World*, éd. Andrew Peacock, Bernard O'Kane et Mark Muehlhaeusler (Édimbourg: Edinburgh University Press, 2022), 154-5 et fig. 7.

s'ajoutent Qanṭara Ġzām B. Zakkūn (ou Sabbāghīn ou Pont des Teinturiers), Qanṭara Bū Rūs et quelques autres.<sup>44</sup> Leur datation est rendue difficile par la modestie de leurs dimensions (d'une à trois arches), la simplicité de leur architecture et les multiples reconstructions et/ou réparations au cours des siècles. Leur mise en place initiée dès les époques zénète et almoravide se poursuit bien au-delà, qu'il s'agisse du pont fortifié mérinide inclus dans le complexe défensif de Bāb Sba',<sup>45</sup> ou de ceux, alaouites, de la périphérie urbaine, comme celui dit d'Ibn Tatu (XIX<sup>ème</sup> siècle).



**Fig. 15:** Fès. Pont d'Entre-villes (Qanṭara Bin al-Mudūn) en 1916, [© Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, AP62To89238].

Il n'est pas rare – peut-être du fait de leur caractère relativement exceptionnel – que l'intervention de maîtres d'œuvre européens soit évoquée – sans preuve mais peut-être avec raison – à propos de la conception et de la construction de certains ponts anciens du Maroc (que ces personnages fussent captifs du bas Moyen Âge ou ingénieurs au service du Makhzen au XIX<sup>ème</sup> siècle),<sup>46</sup> mais ces mêmes ponts sont

44. Roger Le Tourneau. *Fès avant le protectorat. Étude économique et sociale d'une ville de l'Occident musulman*, Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines XLV (Casablanca: Société marocaine de librairie et d'éditions, 1949), en particulier 142 et suivantes.

45. Complexe monumental objet d'une excellente étude récente: Íñigo Almela Legorburu, "El conjunto de Bāb al-Sab': evolución de un acceso en la ciudad palatina de Fās al-Ġadīd (Fez, Marruecos)," *Arqueología de la Arquitectura* 20, e137 (2023), <https://doi.org/10.3989/arq.arqt.2023.004>

46. Georges Marçais signale ainsi l'intervention "d'un ancien officier français, De Saulty, qui vivait auprès des sultans" dans la mise en place de divers ponts aux environs de Fès: Marçais, *L'architecture musulmane d'Occident*, 410. Henri de la Martinière résume à grands traits la vie exceptionnelle de cet officier du Génie que des circonstances personnelles amenèrent à s'installer au Maroc et à se convertir à l'islam: Henri de la Martinière, *Souvenirs du Maroc* (Paris: Plon, 1919), 184.

aussi perçus et décrits dans la littérature de voyage du début du XX<sup>ème</sup> siècle comme romains ou portugais.

Modernes ou médiévaux, ils n'ont fait encore l'objet d'aucun inventaire exhaustif ni d'aucune étude d'ensemble,<sup>47</sup> et les indications mêmes que je viens de fournir sont sans doute à confirmer. Quelques-uns cependant sont classés et figurent à l'Inventaire du Patrimoine du Ministère de la Culture, ce qui ne les protège pas toujours hélas des déprédations ni des restaurations abusives.

Dans l'état actuel des connaissances, si les ouvrages du Talambot n'ont rien de romain, ils n'en constituent pas moins, par leur implantation, leur morphologie (tracé en zigzag pour deux d'entre eux) et leurs dimensions, un groupe à part au sein de l'ensemble hétérogène des ponts médiévaux et modernes du Maroc.

## **2. Une route vers où? Pour quoi?**

### **2. 1. L'écheveau du réseau viaire des montagnes de Chefchaouen: les obstacles à une reconstruction régressive**

La première question qu'ont coutume de se poser historiens, archéologues et archéogéographes à propos d'une route ancienne est celle de la reconstitution de son tracé entre les points connus que sont le lieu de départ et le lieu d'arrivée. Ici, il s'agit au contraire d'identifier ces points extrêmes en ne connaissant qu'un court tronçon de la voie, défini par deux – peut-être trois – ouvrages d'art de celle-ci. Dans le cas présent, ce travail de reconstitution se heurte à des difficultés supérieures à celles rencontrés sur d'autres terrains d'étude, et à propos desquelles je ne peux m'étendre ici malgré leur intérêt pour une réflexion sur la méthodologie de l'approche de la route médiévale au Maroc.<sup>48</sup>

Un premier écueil à l'heure d'exploiter archives, publications anciennes et cartes topographiques (cartes espagnoles au 1/50 000, éditions de 1931 et 1956, cartes de l'IGN et Division de la Carte au 1/50 000, édition de 1970) est la toponymie, la plupart du temps approximative voire carrément fautive. De plus, de nombreux toponymes utilisés par les premiers chercheurs ne figurent sur aucun de ces documents cartographiques, tandis que la transcription d'un même terme, quasi toujours amazigh dans cette région, varie sensiblement d'une langue à l'autre (arabe, espagnol, français) et d'un de ces documents à l'autre, ce qui rend très aléatoire la reconstruction des itinéraires décrits.

On constate, de plus, une forte modification récente du peuplement de la zone d'étude sous l'effet du développement touristique: certains des lieux mentionnés

47. On ne peut considérer comme tels la page internet de Wikipedia "Liste de ponts du Maroc" [https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste\\_de\\_ponts\\_du\\_Maroc](https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_de_ponts_du_Maroc) [dernière consultation 27 septembre 2022] ni celle intitulée "Historical bridges of Morocco," même si elle n'est pas sans intérêt <https://www.skyscrapercity.com/threads/historical-bridges-of-morocco.1763662/> [dernière consultation 27 septembre 2022].

48. Sur ce point, voir cependant l'introduction à ce dossier et les éléments de bibliographie qui y sont mentionnés.

encore il y a trente ans ont perdu toute importance, tandis que sont nées de nouvelles agglomérations (ainsi Akchour pratiquement jamais mentionné avant la fin du XX<sup>ème</sup> siècle et aujourd’hui pôle du “tourisme rural et d’aventure” en pleine vallée du Talambot). Si la croissance de la fréquentation des chemins anciens de la zone a pu susciter leur revivification, elle a aussi des conséquences sur leur matérialité: nouveaux aménagements d’ampleur diverse venant occulter les indices (probablement bien modestes) de longs siècles d’entretien et de maintenance par les populations locales.

Le relief tourmenté des montagnes des Ghomara a rendu depuis toujours leur traversée très ardue. Les nombreuses vallées profondes, aux flancs abrupts, sont dominées par de hauts sommets dépassant dans quelques cas les 2 000 m. La principale, celle de l’oued Laou est une gorge difficilement praticable sur la partie centrale de son tracé entre Chefchaouen et la côte, (fig. 16): on ne s’étonnera pas que la première route carrossable l’empruntant – d’ailleurs partiellement – n’ait été construite qu’au milieu des années 1970.<sup>49</sup>



**Fig. 16:** Gorges de l’Oued Laou au nord de la centrale électrique

(© Wikiloc: <https://fr.wikiloc.com/itineraires-voiture/georoute-valle-doued-laou-27204586/photo-58072989>).

49. Auparavant une piste reliait seulement la route principale Chefchaouen-Tétouan à l’installation hydro-électrique située au confluent du Laou et du Talambot pour bifurquer ensuite vers le Village de Talambot où elle se terminait. Voir la carte “*Comunicaciones*” de Tomás García Figueras et Juan L. Fernández Llébraz. *Manuales del África Española*, II. *La zona española del Protectorado de Marruecos* (Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de Estudios Africanos, 1955), carte reprise par Caterina Maria Coletti et Liliana Guspini, “Gli itinerari terrestri della regione del Rif (Marocco settentrionale) tra l’Antichità e il Medioevo: un’ipotesi di lavoro in base ai documenti geografici di età moderna,” *Antiquités Africaines* 53 (2017): 150, fig. 10. Le chemin muletier principal vers Oued Laou passait ensuite par Tirinesse, à l’est et parallèlement aux gorges de l’oued.

Jusqu'alors les itinéraires traditionnels, tels que les décrit Carlos Pereda Roig pour la tribu des Beni Seychel peu avant l'indépendance du Maroc,<sup>50</sup> n'étaient praticables que par des piétons ou des cavaliers, mais inaccessibles aux attelages et, évidemment, aux automobiles. Ce réseau viaire, dont le maillage résulte quasi exclusivement de la distribution des villages, eux-mêmes souvent des "bouts du monde," était constitué de sentiers aux tracés complexes, à flanc de montagne, ne rejoignant guère les fonds de vallées (d'ailleurs vides d'habitat) que pour les traverser. Les cartes topographiques n'en donnent qu'une idée approximative et l'échelle du 1/50 000 n'en autorise pas une restitution graphique très fine. Dans les pentes, les parcellaires cultivés associés aux habitats sont essentiellement des groupes de terrasses (irriguées), de faible extension et discontinus, ou bien de rideaux (cultures sèches) sur le dessin desquels les chemins n'ont guère d'impact, limitant ainsi les possibilités d'établir des chronologies relatives fiables de l'aménagement des espaces.<sup>51</sup> Dans ces conditions, l'observation des clichés aériens ou satellitaires se révèle alors de peu d'utilité pour une interprétation diachronique du réseau viaire.

## 2. 2. L'hypothèse romaine n'est pas vraisemblable

L'absence de directions privilégiées et bien sûr d'orthogonalité dans ce maillage ne saurait être un argument suffisant pour écarter l'existence d'une voie antique nord-sud traversant la montagne côtière même si la région des Ghomara constitue effectivement un blanc dans les cartes du réseau routier d'époque romaine au Maroc publiées jusqu'à présent.<sup>52</sup> Bien sûr, on peut invoquer pour expliquer cette lacune le fait que la plupart de ces travaux ne traitent que de la péninsule Tingitane *stricto sensu*, seule zone où ce réseau a fait l'objet de reconnaissances approfondies et dont les étapes sont mentionnées dans les sources latines (mais où, par ailleurs, les vestiges de véritables aménagements sont rarissimes hors des secteurs urbains).<sup>53</sup> L'idée d'un

50. Une description systématique des itinéraires à partir de Talambot dans la notice *Junta rural de Talambot* dans le fonds Pereda Roig de la Bibliothèque du centre Cervantes de Tanger: <https://coleccionedigitales.cervantes.es/digital/collection/FOCAPE/id/808/rec/79> [Dernière consultation le 25 octobre 2022].

51. Depuis l'approche innovante, mais déjà ancienne, de Jacques Le Coz sur les terres *guich*, peu de chercheurs se sont intéressés à la morphologie des parcellaires anciens du Maroc (Jacques Le Coz, "Les tribus Guich du Maroc: essai de géographie agraire," *Revue de géographie du Maroc* 7 (1965), tandis que les quelques cas recensés sur la zone rifaine ont privilégié les relations entre parcellaires et aménagements hydrauliques, ainsi María Antònia Carbonero Gamundí, Patrice Cressier et Larbi Erbat. "Un ejemplo de transformación radical y planificada del paisaje agrario en la Edad Media," (voir cependant l'avertissement de la note 29).

52. Par exemple: Maurice Euzennat, "Les voies romaines du Maroc dans l'itinéraire d'Antonin," in *Hommage à Albert Grenier*, éd. M. Renard, Collection Latomus 58, t. 2, 595-610 (Louvain: Peeters, 1962); Aomar Akerraz et René Rebuffat. "El Qsar el Kébir et la route romaine de Maurétanie tingitane entre Tremuli et ad Novas," in *Actes du IV<sup>e</sup> Colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord (Strasbourg, 5-9 avril 1988)*. t. 2 L'armée et les affaires militaires (Paris: CTHS, 1991), 367-408; Enrique Gozalbes [Cravioto], "Las vías romanas del Norte de Marruecos," *El Nuevo Milario* 3 (2006) [https://issuu.com/juaneloturriano/docs/el\\_nuevo\\_miliario\\_3\\_2006/s/10632820](https://issuu.com/juaneloturriano/docs/el_nuevo_miliario_3_2006/s/10632820)

On se reportera aussi à la contribution de Aomar Akerraz "Itinéraires et voies antiques au Maroc," dans le présent dossier.

53. À ce propos, voir la contribution de Aomar Akerraz dans ce même fascicule, pages 27-41.

blanc artificiel ne serait donc pas à rejeter *a priori*, d'autant que le travail minutieux et très éclairant de Catarina Coletti et Liliana Guspini, visant à une reconstruction des réseaux de communication anciens (antiques, médiévaux et précoloniaux) dans le Rif, laisse entendre une origine assez haute des voies "traditionnelles" encore utilisées au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Mais le terme historico-géographique de "Rif" y est pris dans l'une de ses acceptations, la plus réduite, dont la vallée de Mastāsa constitue la limite occidentale. La région des Ghomara n'y est donc pas prise en compte.<sup>54</sup>

En tout état de cause, il faut rappeler qu'itinéraire et tracé sont deux choses distinctes, la permanence du premier pouvant s'accommoder de variations du second.

Finalement, comme je l'ai dit plus haut, l'hypothèse d'une voie antique d'importance qui aurait suivi le cours de l'oued Laou n'est pas recevable, d'abord parce qu'il n'existe pas d'établissement romain ou préromain qui la justifierait, ni dans l'embouchure de l'oued Laou (village du même nom sur la rive gauche), ni dans celle de l'oued Amrus,<sup>55</sup> un peu plus au sud-est,<sup>56</sup> non plus que dans la zone proche de Chefchaouen. Un autre argument également décisif est que la morphologie et l'appareil constructif des ponts tels qu'ils nous sont parvenus ne sont pas compatibles avec une datation antique (voir *supra*).

L'hypothèse d'une origine médiévale se renforçant, sans qu'aucun établissement du haut Moyen Âge n'ait encore été localisé dans la région, il est alors tentant de relier plutôt l'existence de ces ponts à la fondation de la ville toute proche de Chefchaouen (dernier tiers du XV<sup>ème</sup> siècle) ou à son développement postérieur (à l'issue de la reprise en main saadienne (seconde moitié du siècle suivant).

Rappelons très brièvement que cette fondation urbaine s'inscrit dans un contexte complexe qui inclut l'amointrissement croissant du pouvoir wattasside, héritier de celui des Mérinides, la montée en puissance du chérifisme,<sup>57</sup> fortement ancré dans le cadre tribal régional, l'ampleur de l'émigration de populations musulmanes, mudéjares et juives venues de la péninsule Ibérique vers le Maroc du nord au rythme de la "Reconquista" (en particulier après la prise du royaume nasride de Grenade en

54. Coletti et Guspini, "Gli itinerari terrestri."

55. Ahrouse sur la carte au/50 000 Talembole de 1970; le village nommé Tizgane répond au nom de Kaaserás sur les cartes espagnoles.

56. Voir la prospection de Carlos Pereda Roig, "Itinerarios arqueológicos," 444-6. Miguel Tarradell ne trouve que quelques tessons romains à Kaaserás (Tarradell, *Marruecos púnico*, 78). Le minuscule établissement préromain de Kach Kouch découvert en 1986 à quelques kilomètres au sud d'Oued Laou, ne pouvait gère avoir généré un axe de communication supposé majeur: Youssef Bokbot et Jorge Onrubia Pintado. "Substrat autochtone et colonisation phénicienne au Maroc. Nouvelles recherches protohistoriques dans la péninsule tingitane," in *L'Afrique du Nord antique et médiévale. Productions et exportations africaines. Actualités archéologiques*, Actes du VI<sup>e</sup> Colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord, éd. Paul Troussset (Paris: CTHS, 1995), 219-29.

57. Rappelons que les Banū Rashīd se revendiquent descendants du saint Sīdī 'Abd al-Salām b. Mshīsh.

1492), et bien sûr l'intensification de l'expansionnisme portugais,<sup>58</sup> implanté à Ceuta depuis 1415. On attribue cette fondation à 'Alī ibn Rashīd, *sharīf* descendant du grand saint 'Abd al-Salām b. Mshīsh, et on situe traditionnellement cet événement en 1471 (année de la prise de Tanger et d'Asilah par le Portugal). Il semble cependant que de premiers travaux aient été menés un peu auparavant par Abū Jumā'a, cousin de celui-ci, et que la ville ne soit mentionnée comme telle qu'à partir de 1487, ce qui élargit un peu la fourchette de datation du processus urbain. On admet généralement que la ville s'organisa à partir d'un édifice majeur initial, sa *qaṣba* à laquelle était attribué le rôle de *ribāʿ*, ce qui demanderait à être mieux argumenté.<sup>59</sup> Mais, c'est sous le successeur de 'Alī ibn Rashīd, Mawlay Ibrāhīm (1490-1539), que le petit État autonome atteint sa puissance maximale, jouant un rôle important et non toujours exempt d'ambiguïté dans la guerre de résistance contre les occupants. Il faut attendre 1558 pour que la région reconnaisse l'autorité de la nouvelle dynastie saadienne établie à Marrakech depuis une trentaine d'années.

On notera que fondation et évolution postérieure de Tétouan et de Chefchaouen suivent des processus parallèles et complémentaires,<sup>60</sup> les familles les gouvernant ayant établi d'ailleurs des liens de parenté, à travers le personnage exceptionnel de Sayyida al-Ḥurra.<sup>61</sup> Il n'y a guère de doute, surtout, que les différents groupes de population nouvellement installés dans ces deux villes contribuèrent directement ou indirectement à la morphologie urbaine de celles-ci, à leur paysage monumental et à la mise en place des diverses infrastructures.

Par ailleurs, dans la lutte contre les Portugais, le contrôle des espaces maritimes était aussi important que celui des espaces terrestres. Mais si Tétouan disposait d'un port proche et facilement accessible sur la Méditerranée, celui de Martil, Chefchaouen était séparé du sien, Targha, par le massif montagneux difficilement pénétrable que

58. Georges Séraphin Colin, "Shafshāwan," in *Encyclopédie de l'Islam* (Leyde: Brill, 1926), t. IV, 263; Antonio Luengo Pérez, "Xauen. Notas para su historia," *Mauritania*, 3<sup>ème</sup> année, 21-30 (1930): 74-75, 107-108, 139-140, 171-172, 200-202, 230-232, 275-277, 308-311, 327-329, 358-360; Robert Ricard, "Moulay Ibrahim, Caïd de Chechaouen (circa 1490-1539)," *Al-Andalus* VI (2) (1941): 299-316; José Martos, "Xauen. Datos históricos," *Africa* (1942); Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique* (Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, 1956), t. I, 281; Mohammed Ibn Azzuz Hakim, "Sitta al-Hurra, princesa de Chafchaouen," *Cuadernos de la biblioteca española de Tetuán* 15 (1977): 97-115; Guillermo Gozalbes Busto, "Garuzim: cuna de Xauen. Contribución a la historia de Marruecos," *Cuadernos de la Biblioteca Española de Tetuán* 17-18 (1978): 83-98; Halima Ferhat, "Shafshāwan," in *The Encyclopedia of Islam* IX (Leyde: Brill, 1997), 189-90.

59. Une étude des caractéristiques architecturales de cette *qaṣba* et un essai de chronologie relative dans Touri, Abdelaziz, André Bazzana et Patrice Cressier, "La Qasbah de Shafshāwan," in *Castrum 3, Guerre, Fortification et Habitat dans le monde méditerranéen*, éd. André Bazzana, Publications de la Casa de Velázquez, série Archéologie XII-Collection de l'École française de Rome 105 (Madrid: Casa de Velázquez-Rome: École française de Rome, 1988).

60. Sur l'évolution urbaine de Tétouan: María Dolores Rodríguez Gómez, "La evolución urbanística medieval de los principales fundadores del *Habat* según los viajeros y otra fuentes: I. Tetuán y Ceuta," in *Entre Oriente y Occidente. Ciudades y viajeros en la Edad Media*, éd. Juan Pedro Monferrer Sala et María Dolores Rodríguez Gómez (Granada: Universidad de Granada, 2005), 37-66.

61. Ricard, "Moulay Ibrahim"; Ibn Azzuz Hakim, "Sitta al-Hurra."

nous avons évoqué plus haut.<sup>62</sup> Targha, agglomération non murillée, mais pourvue d'une forteresse sans doute depuis l'époque almohade,<sup>63</sup> souffrait des raids réitérés portugais et espagnols,<sup>64</sup> voire de tentatives d'occupation, mais était aussi le lieu des transactions visant aux rachats et échanges de captifs, fonction capitale dans le contexte de conflit permanent que vivait la région.<sup>65</sup> Une fois l'autorité des Saadiens établie, un fortin est édifié sur un rocher isolé de la plage de Targha, probablement par 'Abd Allāh al-Ghālīb dans le cadre de sa politique de résistance aux avancées turques sur le nord du pays.<sup>66</sup>

La possibilité que, entre 1471 et la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle, des architectes – locaux ou venus d'al-Andalus – aient construit les ponts du Talambot trouverait d'ailleurs un élément de confirmation dans le fait que, à Chefchaouen même, un ouvrage de conception très semblable est en effet considéré avoir été construit par 'Alī ibn Rashīd, fondateur de la ville,<sup>67</sup> tandis que Carlos Pereda Roig, qui le nomme "*puente de Rif Essebénin*," considère également tardo-médiéval celui de "Ras el Ma."<sup>68</sup>

Au vu de ce qui vient d'être dit, l'hypothèse d'une construction des ponts du Talambot dans le cadre du développement de la ville et de l'émirat de Chefchaouen est tentante; plutôt sous Mawlay Ibrāhīm que sous 'Alī ibn Rashīd, le règne du premier ayant été plus long et les conditions économiques sans doute plus favorables.

### 2. 3. Une route, mais pour quoi faire?

Considérons résolue – au moins provisoirement – *la question de quand, et par qui ?*, et reprenons maintenant celle de *par où, et pour quoi?* cette route aurait

62. Sur Targha, voir en particulier Bazzana et al., "Première prospection," 69-373 et 380-393; ainsi que André Bazzana, Patrice Cressier et Abdelaziz Touri, "Archéologie et peuplement: les mutations médiévales, le cas de Targha," in *Jbala Histoire et société. Études sur le Maroc du Nord-Ouest*, coord. Ahmed Zougari et Jacques Vignet-Zunz (Paris: CNRS-Casablanca: Wallada, 1991), 307-29.

63. Sur cette forteresse, Dār al-Sulṭān, voir Bazzana et al., "Première prospection," 380-83. On y a mis en évidence des remaniements tardifs, dus peut-être à l'activité des Banū Rašīd.

64. Samir Kafas signale une courte occupation espagnole en 1533-1534: Samir Kafas, "Guerres et fortifications au Maroc sa'adien (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles): l'apport des sources historiques," in *L'archéologie islamique au Maroc entre le texte historique et l'enquête de terrain. Actes du premier congrès national sur le patrimoine culturel marocain* (Rabat: Association des Lauréats de l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, 2018) 85.

65. Voir, entre autres exemples: José Enrique López de Coca Castañer, "Sobre la política norteafricana de los Reyes Católicos: los principados de Badis, Chauen y Tetuán (1491-1515)," *España medieval* 41 (2018), 199-225. <https://doi.org/10.5209/ELEM.60009>

66. Samir Kafas, "Les fortifications et l'architecture militaire au temps des Saadiens (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles): Éléments pour une typologie," *Bulletin d'Archéologie Marocaine* XXI (2009), 315.

67. Fatima Bouchmal, "Chefchaouen: medina d'inspiration andalouse et à empreinte juive," in *Regards sur les patrimoines et les terroirs des Jbala. 3<sup>ème</sup> forum international Planète Terroir, Chefchaouen-Maroc 2010*, coord. Fatima Bouchmal, Guilhem Ismael Calvo Valdemara, Isabelle Jabiot et Jacques/Jawar Vignet-Zunz (s. l.: Ministère de la Culture, s.d.), 43, sans autre argument cependant que celui de la tradition locale.

68. Voir p. 1 du document inédit intitulé *Datos para el desarrollo del programa de actuación de la Junta Territorial de Monumentos del Territorio de Gomara*: <https://coleccionedigitales.cervantes.es/digital/collection/FOCAPE/id/920/rec/52> [Dernière consultation le 19 octobre 2022]

été aménagée. En effet, si la présence des ponts prouve bien l'existence d'une voie privilégiée, il reste encore à identifier tant son tracé que sa finalité.

En ce qui concerne le tracé, un tronçon d'orientation nord-ouest/sud-est est assuré: Il va d'environ 700 m au sud du confluent entre le Laou et le Talambot (premier pont) jusqu'au pied de ce village dans cette dernière vallée (deuxième pont), soit 5 km supplémentaires. Un second tronçon se poursuivrait en amont jusqu'au confluent de l'oued Kalaa et de l'oued Farda (1,4 km) puis remonterait le cours de ce dernier sur l'un des versant, dépassant (en l'empruntant ou non) l'arche naturelle ou "pont de Dieu," pour aboutir enfin à celui, construit, dit "pont du Farda" (5 km). Au total guère plus d'une douzaine de kilomètres.<sup>69</sup>

Telle qu'elle se dessine à travers les ouvrages qui la jalonnent, la route semblerait donc relier la vallée du Laou à Chefchaouen en contournant le massif de Kalaa par le nord et l'est au lieu de le faire par l'ouest et le sud. Rien n'est moins sûr pourtant, car rejoindre Chefchaouen à partir du pont du Farda suppose ensuite une distance plus longue et le franchissement de cols plus hauts que si l'on oblique au sud avant le confluent Farda/Talambot.

En effet, si l'on considère le réseau viaire ancien des Banu Seychel tel que le décrit Carlos Pereda Roig dans son rapport sur la *Junta rural de Talambot*,<sup>70</sup> et tel qu'il perdure de son temps, l'itinéraire Talambot-Chefchaouen (18 km à cheval, praticable toute l'année)<sup>71</sup> ne passe pas par le Farda: on traverse l'oued Talambot sur une passerelle de bois en contrebas du village et on atteint Iguerman<sup>72</sup> (solution 1) ou bien on franchit l'oued sur le pont ancien de Sidi Abdellah el Habti, puis on passe par Uslaf (contournant ainsi le Jebel Tanant)<sup>73</sup> pour rejoindre Iguerman (solution 2). Dans les deux cas le chemin suit alors vers Kelaa<sup>74</sup> puis contourne le Jebel Kelaa<sup>75</sup> par l'ouest avant d'aboutir à Chefchaouen. À Iguerman, le chemin emprunte bien le ponceau à arche unique repéré et photographié par le même Carlos Pereda Roig, (fig. 7).

On remarquera, sans pouvoir établir de lien de cause à effet entre ces deux observations, que cet itinéraire passe en contrebas des seuls complexes de greniers

69. Toutes ces mesures sont légèrement sous évaluées, déduites de la carte au 1/100 000 Chefchaouen.

70. Voir la notice *Junta rural de Talambot* dans le fonds Pereda Roig de la Bibliothèque du centre Cervantes de Tanger: <https://coleccionedigitales.cervantes.es/digital/collection/FOCAPE/id/808/rec/79>, pp. 2-3 [Dernière consultation le 25 octobre 2022]. L'orthographe des toponymes cités est celui de ce document.

71. 35 km par la route actuelle qui impose de revenir dans la vallée du Laou à la hauteur de la petite centrale électrique.

72. Ce toponyme, présent sur les cartes espagnoles de 1931 puis de 1956 ne figure pas sur les cartes actuelles au 1/50.000, où il semble substitué par celui d'Arhermane (feuille Bab Taza).

73. Le toponyme de cette haute crête calcaire est absent de la carte actuelle, mais figure sur les cartes espagnoles. Carlos Pereda Roig le transcrit bien dans ses fiches 3 et 6 du *Bosquejo arqueológico de Gomara*, mais une fois par erreur comme "Taunat" dans la notice *Junta rural de Talambot*, p. 2.

74. Sur les cartes au 1/50 000 espagnoles, Kelaa ne désigne pas un seul village, mais un ensemble de noyaux d'habitat dispersés. Kelaa est, par ailleurs un toponyme abondamment représenté dans toute la zone (ainsi l'oued Kelaa, plus à l'est, qui conflue avec le Farda pour former le Talambot).

75. Cette montagne culmine à 1 616 m, dominant sur son flanc sud la ville de Chefchaouen.

collectifs fortifiés connus dans le nord du Maroc, au Jebel Tanant et au Jebel Kelaa, complexes de chronologie incertaine et n'ayant encore jamais fait l'objet d'une étude approfondie.<sup>76</sup>

Si donc la branche du tracé allant du pont de Sidi al-Habti à celui du Farda ne peut être comprise comme une amélioration de l'accès à Chefchaouen par le nord-est, où est-elle censée mener? Vraisemblablement pas vers Targha, le port naturel de Chefchaouen et encore actif de la seconde moitié du XV<sup>ème</sup> à la première du XVI<sup>ème</sup> siècle, car la localisation du pont du Farda rend cette hypothèse impossible à assumer, même si les travaux de re-fortification qui affectent cet établissement ont toute chance d'être approximativement contemporains de la construction des ponts.

Sous réserve d'inventaire et si l'on écarte Chefchaouen, aucun des établissements ruraux de la zone n'aurait nécessité un tel investissement par son poids démographique, son importance économique ou son rayonnement spirituel. On notera cependant que c'est Talambot le village qui est choisi comme centre administratif de la circonscription tribale durant le protectorat, et qu'il conserve les vestiges d'une fontaine publique monumentale, aux arches de pierre de taille, déjà scellée et abandonnée en époque coloniale. Sa date de construction n'a pas pu être établie.<sup>77</sup>

La mise en place de ponts aurait pu, en revanche, être rendue nécessaire pour faciliter l'évacuation du produit d'exploitations minières d'importance. Mais l'existence de gisements métallifères dans les montagnes de Ghomara reste très incertaine. Dans sa description du Jebel Tanant, Carlos Pereda Roig écrit que "du haut de celui-ci, le regard embrasse à ses pieds le village d'Uslaf, à sa gauche le barrage d'Akchor, en haut Acumi et, au fond le Tazaot; *vers le sud les mines de plomb.*"<sup>78</sup> Une telle localisation serait compatible avec l'hypothèse avancée plus haut. Ailleurs, le même auteur indique que la tribu "des Beni Sechyel paraît posséder une grande richesse minière," mais il utilise l'expression "paraître posséder" car, "quoique l'on connaisse de grandes extensions superficielles de plomb, blende, cuivre et manganèse et qu'aient été présentées de nombreuses demandes de prospection, aucune exploitation n'a été mise en train *par manque de capital pour la*

76. On ne peut guère citer que l'opuscule de Carlos Pereda Roig, *Los hórreos colectivos*, qui n'apporte guère de certitudes. Bien qu'ils soient souvent mentionnés tant à propos des greniers collectifs du Maroc que de l'organisation sociale des Ghomara, il n'en existe à ce jour aucune description détaillée, ni planimétrie, et aucune recherche en archive ne semble avoir été menée ou, en tout cas, avoir abouti. Voir Michaël Peyron et Jacques Vignet-Zunz, "Greniers," in *Encyclopédie berbère* 21 (Aix-en-Provence: Édisud, 1999), 3213-22.

77. Maria Antônia Carbonero Gamundí et Patrice Cressier, "Le paysage agraire de Targa (province de Chefchaouen: hydraulique et aménagement de l'espace dans le territoire d'une ville médiévale des Jbala," in *Hommage à Joudia Hassar-Benslimane*, dir. Aomar Akerraz, Ahmed S. Ettahiri et Mohamed Kbir Alaoui (Rabat: INSAP, 2015), t. 2, fig. 6, 323. Comme pour les ponts, le caractère monumental de cette fontaine pourrait être compatible avec l'aménagement d'un point d'eau sur un itinéraire routier à caractère officiel.

78. Pereda Roig, *Bosquejo arqueológico*, fiche 8 ("Ruinas del Tanant [Beni Zeyyél].")

*construction des infrastructures nécessaires (réseau de communication, etc.).*<sup>79</sup> Peu après, Tomas García Figueras dans son panorama de l'action espagnole au Maroc mentionne bien des gisements de plomb chez les "Beni Seyyel."<sup>80</sup> Mais je n'ai plus trouvé de références à de tels gisements dans les diverses publications géologiques centrées sur cette zone que j'ai pu consulter, ni anciennes ni récentes.<sup>81</sup> Cette autre hypothèse serait donc sans doute à rejeter.

#### 2. 4. Et les Portugais dans tout cela?

Quoique les sources explicites contemporaines des événements fassent défaut, la plupart des historiens considèrent que l'assassinat du premier fondateur de Chefchaouen, Abū Juma' aurait été le fait d'agents de l'occupant portugais.<sup>82</sup> La reprise immédiate par son cousin 'Alī ibn Rashīd de ce projet de fondation confirme que, entre autres raisons, il s'agissait bien pour la famille de *shurafā* et leurs alliés d'établir le siège d'un pouvoir politique fort, apte à organiser la résistance aux menaces extérieures. Dès ses débuts, la ville a joué un rôle clef dans lutte, mais c'est cependant son port, Targha, qui reçut les coups les plus sévères: cette ville aurait été ainsi presque entièrement détruite en 1481 par une armada de "50 navires et 5 000 hommes" puis définitivement quelques années plus tard (1490).<sup>83</sup> Mais Targha, eut à souffrir de bien d'autres épisodes: razziee en 1493 par Pedro de Meneses, gouverneur de Ceuta, puis en 1502 et 1517; la dernière destruction aurait été due, selon Luis del Marmol Carvajal, à Álvaro de Bazán.<sup>84</sup> Il s'agit toujours d'actions militaires effectuées depuis la mer et aucune attaque directe à Chefchaouen, par terre, n'est documentée dans les sources arabes ou hispano-portugaises.<sup>85</sup>

En admettant même que c'est un aménagement routier, depuis Targha conquise jusqu'à Chefchaouen, qui aurait intégré la construction des ponts de Talambot

79. Pereda Roig, Notice sur la *Junta rural de Talambot*, p. 4: <https://coleccionedigitales.cervantes.es/digital/collection/FOCAPE/id/808/rec/79>

80. Tomas García Figueras, *España y su protectorado en Marruecos (1912-1955)* (Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de Estudios Africanos, 1957). Mais cet auteur ne parle pas d'exploitation, ni ne mentionne de travaux anciens.

81. Ainsi Paul Fallot et Agustín Marín [y Bertrán de Lis], *La cordillera del Rif. Atlas* (Madrid: Instituto geológico y minero, 1937), pl. II et IV. Le toponyme révélateur "Almaden" figure bien sur la planche IV, mais il n'est cependant pas au sud du Jebel Tanant de Carlos Pereda Roig, mais sensiblement au nord, au-delà même de Talambot. Sur la carte au 1/50 000 actuelle (feuille NI-30-XIX-2d Talembote), c'est un village de la vallée de l'oued Ahrousse, non loin de la mer, qui porte le nom de Issemar *Maādene*. Aucune mention de mines dans Ahmed Chalouan, André Michard, Khalil El Kadiri et Omar Saddiki, *Nouveaux guides géologiques et miniers du Maroc. 5. Rif central et nord-occidental*. Notes et Mémoires du Service Géologique, 560 (Rabat: Service géologique du Maroc, 2011). Abdelhocin Cheddad mentionne de probables vestiges de mines anciennes (puits profond, fosses) au lieu-dit M'hfar, sur la rive droite de l'oued Martil, beaucoup trop loin donc au nord de notre zone d'étude (Cheddad, "notes sur quelques sites," 1806).

82. Ahmed Tahiri, "La acción portuguesa en la costa rifeña desde el inicio de las hostilidades hasta mediados del siglo XVI," *Revista portuguesa de historia militar* II, 2 (2022): 180, selon Abū Tayyīb. <https://doi.org/10.56092/QOSO6359>

83. Tahiri, "La acción portuguesa," 180.

84. Cité par Gozalbes Cravioto, "Atlas arqueológico," 36.

85. Dans les limites, en tout cas, de ma connaissance des sources accessibles.

– possibilité que j’ai exclue dans les pages précédentes –, il aurait fallu que les troupes ennemies aient choisi de mettre en place, en parallèle à leur progression, des infrastructures permettant un accès plus aisé et rapide à la ville, ce qu’aucune information textuelle ne vient confirmer. Il aurait fallu aussi que ces troupes soient parvenues à pénétrer aussi profond dans l’hinterland montagneux malgré les difficultés de la topographie, puis à y résister. On a peine à imaginer que des maîtres d’œuvre portugais aient pu mener cette tâche sur une longue durée, dans une position particulièrement vulnérable et exposés à l’hostilité de la population locale.

Un autre type d’intervention portugaise aurait été envisageable: celle de l’utilisation par les *shurafā* de Chefchaouen d’une main d’œuvre de captifs. C’est ce que la tradition locale suppose, sans argument textuel ni d’archives, pour le pont dit “portugais” de la ville même; mais, curieusement ce type d’interprétation n’est justement pas avancé pour ceux du Talambot et du Farda, alors que nous avons vu que, dans d’autres régions du Maroc, les ponts anciens sont fréquemment sinon toujours qualifiés de “portugais” (comme un grand nombre de vestiges d’époques les plus diverses, d’ailleurs...).

### Conclusion

Rappelons tout d’abord que les données de terrain, point de départ de ce travail, ont été recueillies lors d’une prospection ancienne et incomplète. Ancienne puisqu’elle remonte à quarante ans et donc en partie périmée, comme il est très vite apparu, du fait de la transformation du paysage survenue dans l’intervalle: abandon de nombreuses pratiques agricoles traditionnelles, intensification de la monoculture du cannabis, mise en place d’infrastructures et de nouvelles formes d’habitat, modification de la hiérarchie de ces villages (administrative, démographique, économique), toutes conséquences conjointes d’une croissance rapide des activités touristiques<sup>86</sup> et de l’exode rural. On ajoutera, pour ce qui nous concerne ici directement, le tracé de nombreuses pistes pour automobiles, quasi inexistantes jusqu’à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle. Incomplète, aussi, car les prospections alors pratiquées avaient pour but premier de contribuer à la carte archéologique du Maroc, privilégiant en un premier temps le monumental (à l’exception de l’hydraulique rurale) et parce que les chemins en eux-mêmes n’ont pas fait l’objet d’observations spécifiques.

Cette reprise de données anciennes n’a pas été aussi fructueuse qu’il était escompté, ne serait-ce que parce que, si l’existence d’une route jalonnée de trois ponts bien antérieurs à l’instauration du protectorat a bien été confirmée, nous ignorons encore tant son origine que son aboutissement, et donc sa finalité fonctionnelle. S’il est probable qu’elle provienne bien du littoral et si elle devait rejoindre Chefchaouen, pourquoi obliquer vers l’oued Talambot et aboutir sinon à un cul de sac du moins

---

86. Ces activités sont centrées sur la randonnée et l’immersion dans le paysage naturel et supposent donc une circulation croissante sur les chemins anciens et un intérêt très relatif pour le patrimoine construit.

à de hauts cols, alors qu'à partir du confluent entre Laou et Talambot la vallée du premier est de parcours plus aisé pour rejoindre la ville des Banū Rashīd?

Les résultats obtenus sont cependant loin d'être négligeables. Un premier point important est que l'hypothèse attribuant à Rome la construction de ces ouvrages d'art est désormais totalement exclue et, partant, celle de l'existence d'une voie romaine à l'est de la péninsule tingitane par l'intérieur du massif rifain. Quant aux possibilités de communication entre celle-ci et la Moulouya, il faudrait les chercher plus au nord (par mer) ou plus au sud (par le couloir de Taza) où des vestiges de voie antique n'ont encore jamais été signalés.

S'il n'a pas vraiment abouti, l'essai de reconstruction du tracé viaire défini par les ponts, comme celui de ses prolongements, a mis en évidence l'extraordinaire densité du maillage des chemins dans les montagnes entre Chefchaouen et la mer, sans que ne se dessine une hiérarchie au sein de ce réseau. Celui-ci se déploie malgré une topographie et une géologie locales adverses (compartimentation par de profonds ravins, impétuosité destructrice saisonnière des cours d'eau et aussi fréquence des phénomènes de solifluxion). Ces obstacles expliquent que les chemins courent plutôt à flanc de versant et sur les lignes de crêtes, ne descendant en fonds de vallée que pour le franchissement des oueds.

Vouloir établir une chronologie relative de ce qui ne sont que des sentiers muletiers serait une gageure, alors que les indices matériels solides manquent totalement du fait, entre autres, de la vulnérabilité de ces chemins à l'érosion et du caractère fruste des techniques et matériaux utilisés pour leur mise en place. Pour espérer mieux, il nous faudrait maîtriser parfaitement l'histoire de l'évolution du peuplement de la région et pouvoir dater l'implantation de chacun des villages desservis, à partir tant des traditions orales que des indices archéologiques, en particulier l'étude des édifices religieux et funéraires.<sup>87</sup>

Finalement, le tronçon de route défini par les deux ponts du Talambot et celui du Farda constitue une sorte d'*unicum* au sein du réseau viaire de la zone étudiée, pour la monumentalisation que supposent ces ouvrages d'art et, à travers eux, l'importance économique et politique attribuée à cette voie par ses aménageurs, quels qu'ils fussent.

La difficulté rencontrée pour situer chronologiquement ces ponts m'a amené à leur chercher des parallèles au sein du corpus très réduit de ceux considérés comme anciens au Maroc<sup>88</sup> – du moins ceux connus, car l'essentiel du travail d'inventaire reste à faire –. Il est immédiatement apparu qu'ils occupent une place originale au sein de l'ensemble ainsi répertorié. La première spécificité est qu'ils sont, sous réserve d'inventaire, les seuls à avoir été édifiés au cœur d'un massif montagneux, hors des

87. La tâche aurait été énorme il y a quarante ans, elle est probablement impossible aujourd'hui après la "modernisation" systématique des mosquées.

88. Dans l'état actuel des connaissances aucun n'est antérieur aux Almoravides (sauf peut-être dans la ville de Fès) et leur datation s'échelonne entre cette époque et le XIX<sup>ème</sup> siècle.

itinéraires majeurs du pays.<sup>89</sup> La seconde (mais ceci explique sans doute cela) est que leur morphologie les distingue des deux grands types architecturaux observés ailleurs, celui des ponts à arches multiples, au tablier quasi horizontal, adapté aux vastes plaines d'épandage, et celui des ponts à arche unique et profil en dos d'âne, plus fréquents sur les petits et moyens cours d'eau, souvent en zone périurbaine.<sup>90</sup> Par leurs dimensions et leur conception ceux du Talambot/Farda se rattacheraient plutôt à des ponts intra-urbains (Fès ou Chefchaouen, peut-être Sefrou) de datation incertaine.

Faute de repères architecturaux utiles, c'est une réflexion sur l'histoire de cette petite région des Jbala à la toute fin du Moyen Âge et au début de l'époque moderne qui nous permet de proposer une fourchette chronologique encore assez large. Il est très difficile en effet de penser que ces ponts aient été édifiés plus tôt alors que ce territoire était éloigné de tout centre urbain et, comme il vient d'être dit, à l'écart des axes majeurs. Au dernier quart du XV<sup>ème</sup> siècle, en revanche, émergea un nouveau pouvoir régional suffisamment solide et intégré dans le tissu tribal pour fonder une ville, Chefchaouen, capitaliser le flux des émigrés de l'Andalousie en voie d'être reconquise et s'affronter à la pression portugaise. Ce pouvoir, dont la légitimité reposait sur sa prestigieuse ascendance chérifienne et sur sa capacité au *jihād*, devait avoir à cœur tant de rationaliser l'exploitation des ressources naturelles du pays ainsi contrôlé que d'agir, de façon générale, pour le bien de la communauté. Construire des ponts, facilitant ainsi la circulation des hommes – y compris celle des envoyés du pouvoir, facilitant ainsi le contrôle du territoire – et des marchandises, pouvait faire partie des actions que l'on espérait des pieux personnages à la tête de l'État. On ne peut exclure donc que ces ouvrages d'art emblématiques aient eu une fonction secondaire, propagandiste.

La découverte fortuite d'une modeste inscription incisée dans l'enduit de l'un des ponts (celui de l'oued Farda) vient confirmer et préciser cette hypothèse, selon la lecture qu'en a fait notre collègue María Antonia Martínez Núñez.<sup>91</sup> Elle rend compte en effet d'une restauration effectuée en 1119/1707 par un certain Aḥmad b. Muḥammad al-ʿAlamī, qui ne peut être que parent des fondateurs de la ville, *sharīf* comme eux et descendant du saint soufi Sīdī ʿAbd al-Salām b. Mshīsh al-ʿAlamī. S'il est entendu, en particulier grâce aux observations effectuées dans diverses régions du Maroc précolonial, y compris chez les Banū Izjel, que l'entretien des chemins

89. Sous réserve de nouvelles découvertes, évidemment, puisqu'aucun inventaire systématique n'en a encore été entrepris. Notons que la possibilité qu'aient existé des passerelles de bois doit d'autant moins être exclue qu'au XIV<sup>ème</sup> siècle Ibn al-Khaṭīb mentionne l'existence d'aménagements de ce type dans le Haut Atlas: María Jesús Viguera Molins, "Ibn al-Khāṭīb visita el Monte de los Hintāta," in *Homenaje al profesor José María Fórneas Besteiro*, éd. Concepción Castillo et al. (Granade: Universidad de Granada, 1995).

90. Au premier groupe appartiendrait le pont sur le Tensift à Marrakech (le seul à avoir fait l'objet d'une approche archéologique: Allain, "La route impériale") ou le pont sur le Sébou, sur la route de Fès à Taza. Au second, divers ponts alaouites de la périphérie de Fès. Il va de soi qu'il existe des types intermédiaires (Khenifra, Khemisset, etc.).

91. Voir la note épigraphique de cette auteure en annexe de cet article.

était le fait des communautés tribales, nous avons la preuve que les élites politiques – et dans ce cas spirituelles – pouvaient également s’impliquer lorsqu’il s’agissait de travaux d’envergure. Le nom donné à l’un des ponts du Talambot pourrait être un autre indice de cette pratique puis qu’il est attribué à un *shaykh* soufi, Sīdī ‘Abdallah al-Habṭī bien documenté dans la *Dawḥat al-nāshir* d’Ibn ‘Askar et dont le mausolée et la *zāwiya*, existent encore, non loin à l’est de Chefchaouen.

### Bibliographie

- L’Africain, Jean-Léon [Ḥasan Ibn Muḥammad al-Wazān]. *Description de l’Afrique*, trad. A. Épaulard. Paris: Librairie d’Amérique et d’Orient Adrien Maisonneuve, 1956.
- Akerraz, Aomar, Patrice Cressier, Mohamed Abdeljalil El-Hajraoui, Jorge Onrubia Pintado, Abdelaziz Touri et Cinzia Vismara. “Recherches archéologiques dans les Jbala-Ghomara et le Rif (Maroc du Nord): contacts, échanges et collaborations internationales de la Préhistoire à l’Islam médiéval et moderne.” *Bulletin d’Archéologie Marocaine* 25 (2020): 207-45.
- Akerraz, Aomar et René Rebuffat. “El Qsar el Kébir et la route romaine de Maurétanie tingitane entre Tremuli et ad Novas.” In *Actes du IV<sup>e</sup> Colloque sur l’histoire et l’archéologie de l’Afrique du Nord (Strasbourg, 5-9 avril 1988)*. t. 2 L’armée et les affaires militaires, 367-408. Paris: CTHS, 1991.
- Allain, Charles. “La route impériale de Maroc à Sala au XI<sup>ème</sup> et au XII<sup>ème</sup> siècles.” *Hespéris-Tamuda* LVII, 1 (2022): 205-44.
- Almela Legorburu, Íñigo. “El conjunto de Bāb al-Sab’: evolución de un acceso en la ciudad palatina de Fās al-Ġadīd (Fez, Marruecos).” *Arqueología de la Arquitectura*, 20, e137 (2023), <https://doi.org/10.3989/arq.arqt.2023.004>
- Bazzana, André, Patrice Cressier et Abdelaziz Touri. “Archéologie et peuplement: les mutations médiévales, le cas de Targha.” In *Jbala Histoire et société. Études sur le Maroc du Nord-Ouest*, coord. Ahmed Zouggar et Jacques Vignet-Zunz, 307-29. Paris: CNRS-Casablanca: Wallada, 1991.
- Bazzana, André, Patrice Cressier, Larbi Erbat, Yves Montmessin et Abdelaziz Touri. “Première prospection d’archéologie médiévale et islamique dans le Nord du Maroc (Chefchaouen- Oued Laou-Bou Ahmed).” *Bulletin d’Archéologie Marocaine* XV (1983-84): 367-450.
- Bernal, Dario, Abdelaziz El Khayari, Baraka Raissouni, Macarena Bustamante, Antonio Manuel Sáez, José Juan Díaz, José Manuel Vargas, Macarena Lara et Fernando Villada. “Sintesis de las ocupaciones prerromanas, romanas e islámicas a la luz de la *Carta Arqueológica del Norte de Marruecos*.” In *Carta arqueológica del Norte de Marruecos (2008-2012): prospección y yacimientos, un primer avance. Vol. 1*, éd. Baraka Raissouni, Dario Bernal, Abdelaziz El Khayari, José Ramos et Mehdi Zouak. VESAM 5, 493-544. Cadix: Editorial UCA, 2015.
- Bokbot, Youssef et Jorge Onrubia Pintado. “Substrat autochtone et colonisation phénicienne au Maroc. Nouvelles recherches protohistoriques dans la péninsule tingitane.” In *L’Afrique du Nord antique et médiévale. Productions et exportations africaines. Actualités archéologiques*, Actes du VI<sup>e</sup> Colloque international sur l’histoire et l’archéologie de l’Afrique du Nord), éd. Paul Troussset, 219-29. Paris: CTHS, 1995.
- Bouchmal, Fatima. “Chefchaouen: medina d’inspiration andalouse et à empreinte juive.” In *Regards sur les patrimoines et les terroirs des Jbala. 3<sup>ème</sup> forum international Planète Terroir, Chefchaouen-Maroc 2010*, coord. Fatima Bouchmal, Guilhem Ismael Calvo Valdemara, Isabelle Jabirot et Jacques/Jawar Vignet-Zunz, 41-5. s. l.: Ministère de la Culture, s.d.

- Carbonero Gamundí, Maria Antònia et Patrice Cressier. “Le paysage agraire de Targa (province de Chefchaouen: hydraulique et aménagement de l’espace dans le territoire d’une ville médiévale des Jbala.” In *Hommage à Joudia Hassar-Benslimane*, dir. Aomar Akerraz, Ahmed S. Ettahiri et Mohamed Kbiri Alaoui, t. 2, 304-28. Rabat: Insap, 2015.
- Carbonero Gamundí, Maria Antònia, Patrice Cressier et Larbi Erbati. “Un ejemplo de transformación radical y planificada del paisaje agrario en la Edad Media: Tagsa (provincia de Chefchaouen, Marruecos).” In *Transformaciones agrarias y cultura material en Andalucía Oriental y Norte de Marruecos*, éd. José Antonio González Alcantud, Manuel González de Medina, Antonio Malpica Cuello et Jacques Vignet-Zunz. 63-106. Madrid: Ministerio de Agricultura, Pesca y Alimentación, 1996.
- Chalouan, Ahmed, André Michard, Khalil El Kadiri et Omar Saddiki. *Nouveaux guides géologiques et minières du Maroc. 5. Rif central et nord-occidental*, Notes et Mémoires du Service Géologique 560. Rabat: Service géologique du Maroc, 2011.
- Cheddad, Abdelmohcin. “La contribution des ‘interventores’ espagnols au progrès de l’archéologie nord marocaine (1912-1956).” *SPAL* 26 (2017): 283-93.
- \_\_\_\_\_. “Notes sur quelques sites archéologiques du Nord marocain.” *L’Africa romana* 13, t. 2 (2000): 1803-17.
- Coletti, Caterina Maria et Liliana Guspini. “Gli itinerari terrestri della regione del Rif (Marocco settentrionale) tra l’Antichità e il Medioevo: un’ipotesi di lavoro in base ai documenti geografici di età moderna.” *Antiquités Africaines* 53 (2017): 9-52.
- Colin, Georges Séraphin. “Shafshawān.” In *Encyclopédie de l’Islam* IV. Leyde: Brill, 1926, 263.
- Cressier, Patrice et Sophie Gilotte. “Note préliminaire à l’édition posthume d’un texte de Charles Allain (1920-2001) sur la route impériale de Marrakech à Rabat-Salé.” *Hespéris-Tamuda*, LVII, 1 (2022): 197-204.
- Deverdun, Gaston. *Marrakech des origines à 1912*. Rabat: Éditions techniques nord-africaines, 1959-1966 [2 vol.].
- Euzennat, Maurice. “Les voies romaines du Maroc dans l’itinéraire d’Antonin.” In *Hommage à Albert Grenier*, Collection Latomus 58, t. 2, 595-610. Bruxelles: 1962.
- Fallot, Paul et Agustín Marín [y Bertrán de Lis]. *La cordillera del Rif. Atlas*. Madrid: Instituto geológico y minero, 1937.
- Ferhat, Halima. “Shafshāwan.” In *The Encyclopedia of Islam* IX, 189-90. Leyde: Brill, 1997.
- García Figueras, Tomás. *España y su protectorado en Marruecos (1912-1955)*. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de Estudios Africanos, 1957.
- García Figueras, Tomás et Juan L. Fernández Llébraz. *Manuales del África Española*, II. *La zona española del Protectorado de Marruecos*. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de Estudios Africanos, 1955.
- Gozalbes Busto, Guillermo. “Marruecos en la Baja Edad Media: los andalusis en la fundación de Tetuán y Xauen.” Thèse pour obtenir le grade de docteur. Universidad Complutense, Madrid, 1982.
- \_\_\_\_\_. “Garuzim: cuna de Xauen. Contribución a la historia de Marruecos.” *Cuadernos de la Biblioteca Española de Tetuán* 17-18 (1978): 83-98.
- Gozalbes Cravioto, Enrique. *Marruecos y el África occidental en la historiografía y arqueología españolas*, Ceuta: Instituto de Estudios Ceutíes, 2012.
- \_\_\_\_\_. “Las vías romanas del Norte de Marruecos.” *El Nuevo Milario* 3 (2006) [https://issuu.com/juaneloturriano/docs/el\\_nuevo\\_miliario\\_3\\_2006/s/10632820](https://issuu.com/juaneloturriano/docs/el_nuevo_miliario_3_2006/s/10632820)
- Gozalbes Cravioto, Enrique. “Atlas arqueológico del Rif.” *Cuadernos de la Biblioteca Española de Tetuán* 21-22 (1980): 7-66.

- Harmouzi, Hasnaa, Abdelilah Dekayir, Mohamed Rouai et Mohamed Afechkar. "Analyse géomorphologique et géologique du glissement de terrain d'Akchour (Rif, Maroc)." *Geo-Eco-Trop* 42-1 (2018): 19-32.
- Hillali, Mimoun et Mohamed Tamsamani. "Le Rif: des hommes, des espaces et des ressources." In *Regards sur les patrimoines et les terroirs des Jbala. 3<sup>ème</sup> forum international Planète Terroir; Chefchaouen-Maroc 2010*, coord. Fatima Bouchmal, Guilhem Ismael Calvo Valdemara, Isabelle Jabiot et Jacques/Jawar Vignet-Zunz, 7-13. s. l.: Ministère de la Culture, s.d.
- Ibn 'Askar. *La Daouhat an-Nâchir de Ibn 'Askar sur les vertus éminentes des chaikhs du Maghrib au dixième siècle*, trad. Alfred Graulle, *Archives marocaines*, XIX. Paris: Ernest Leroux éditeur, 1913.
- Ibn Azzuz Hakim, Mohammed. "Sitta al-Hurra, princesa de Chafchaouen." *Cuadernos de la biblioteca española de Tetuán* 15 (1977): 97-115.
- Kafas, Samir. "Guerres et fortifications au Maroc sa'adien (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles): l'apport des sources historiques." In *L'archéologie islamique au Maroc entre le texte historique et l'enquête de terrain. Actes du premier congrès national sur le patrimoine culturel marocain*, 84-112. Rabat: Association des Lauréats de l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, 2018.
- \_\_\_\_\_. "Les fortifications et l'architecture militaire au temps des Saadiens (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles): Éléments pour une typologie." *Bulletin d'Archéologie Marocaine* XXI (2009): 311-46.
- Laurenti, M. "Communication de la photographie et du dessin d'une inscription [coufique] qui figure en double exemplaire sur les côtés d'un pont ruiné existant sur l'oued Beth (Maroc)." [présentée par William Marçais], *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux historiques* (1928-29): 304-5.
- Le Coz, Jacques. "Les tribus Guich du Maroc: essai de géographie agraire." *Revue de géographie du Maroc* 7 (1965): 1-52.
- Le Tourneau, Roger. *Fès avant le protectorat. Étude économique et sociale d'une ville de l'Occident musulman*, Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines XLV. Casablanca: Société marocaine de librairie et d'éditions, 1949.
- López de Coca Castañer, José Enrique. "Sobre la política norteafricana de los Reyes Católicos: los principados de Badis, Chauen y Tetuán (1491-1515)." *España medieval* 41 (2018): 199-225. <https://doi.org/10.5209/ELEM.60009>
- Luengo Pérez, Antonio (1930) "Xauen. Notas para su historia." *Mauritania*, 3<sup>ème</sup> année, 21-30 (1930): 74-5, 107-8, 139-40, 171-2, 200-2, 230-2, 275-7, 308-11, 327-9, 358-60.
- Marçais, Georges. *L'architecture musulmane d'Occident, Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne et Sicile*. Paris: Arts et Métiers graphiques, 1954.
- Martinière, Henri de la. *Souvenirs du Maroc*. Paris: Plon, 1919.
- Martos, José. "Xauen. Datos históricos." *África* 9 (1942): 24-30.
- Mezzine, Mohamed et Jacques/Jawhar Vignet-Zunz. "Retour sur les sociétés de montagne au Maghreb: *fuqahā'* et soufis du Bilād Ghumāra (XI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) à l'épreuve des réformes de la pratique religieuse." *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 135 (2014): 77-98.
- Montalbán, César Luis De. *Mapa arqueológico de la zona de protectorado de España en Marruecos con las rutas terrestres y marítimas y los yacimientos paleolíticos, neolíticos, fenicios, cartagineses y romanos*. s. l.: Junta Central de Monumentos Históricos y Artísticos, 1933.
- \_\_\_\_\_. *Viaje de estudios desde 'Uad Lau' a 'Uad Nekor'*. Memoria inédita archivada en el Museo arqueológico de Tetuán, Tétouan, 1929.

- Morán [Bardón], P. César O.S.A. et Guillermo Guastavino Gallent. *Vías y poblaciones romanas en el Norte de Marruecos*. Alta Comisaría de España en Marruecos, Delegación de Educación y Cultura 11. Madrid: Otice, 1948.
- Nagy, Péter T. et Umberto Bongianino. “*Barakat Muḥammad*: Notes on Square Kufic Epigraphy in the History of Morocco.” In *Inscriptions from the Islamic World*, éd. Andrew Peacock, Bernard O’Kane et Mark Muehlhaeusler, 146-72. Édimbourg: Edinburgh University Press, 2022.
- Parodi Álvarez, Manuel Jesús. “En el I Centenario de la Arqueología española en el Norte de Marruecos. César Luis de Montalbán y Mazas (1876-1971), apuntes biográficos de un pionero de la institucionalización del Patrimonio arqueológico.” *Revista Onoba* 7 (2019): 5-20.
- Pereda Roig, Carlos. “Itinerarios arqueológicos de Gomara. La Costa.” In *I Congreso arqueológico de Marruecos Español. Tetuán, 22-26 junio 1953*, 443-60. Tétouan: Alta Comisaría de España en Marruecos, Delegación de Educación y Cultura, Servicio de Arqueología, 1954.
- \_\_\_\_\_. *Bosquejo arqueológico de Gomara* (1946-1951).
- \_\_\_\_\_. *Los hórreos colectivos de Beni Sech-Yel*. Tétouan: Alta Comisaría de España en Marruecos, Delegación de Asuntos Indígenas, Centro de Estudios Marroquíes, 1939.
- Pérez Escribano, Francisco. “César Luis de Montalbán y Mazas, arqueólogo proscrito y olvidado en las dos orillas del Estrecho.” *Almoraima. Revista de Estudios campogibraltareños*, 51 (2019): 101-14.
- Peyron, Michaël et Jacques Vignet-Zunz. “Greniers.” In *Encyclopédie berbère* 21, 3213-22. Aix-en-Provence: Édisud, 1999.
- Ricard, Robert. “Moulay Ibrahim, Caïd de Chechaouen (circa 1490-1539).” *Al-Andalus* VI (2) (1941): 299-316.
- Rodríguez Gómez, María Dolores. “La evolución urbanística medieval de los principales fondaderos del *Habat* según los viajeros y otra fuentes: I. Tetuán y Ceuta.” In *Entre Oriente y Occidente. Ciudades y viajeros en la Edad Media*, éd. Juan Pedro Monferrer Sala et María Dolores Rodríguez Gómez, 37-66. Grenade: Universidad de Granada, 2005.
- Tahiri, Ahmed. “La acción portuguesa en la costa rifeña desde el inicio de las hostilidades hasta mediados del siglo XVI.” *Revista portuguesa de historia militar* II (2) (2022): 161-88. <https://doi.org/10.56092/QOSO6359>.
- Taradell, Miguel. “Contribution à l’Atlas archéologique du Maroc: région de Tétouan.” *Bulletin d’archéologie marocaine* VI (1966): 425-43.
- \_\_\_\_\_. *Marruecos púnico*. Tétouan: Cremades, 1960.
- Touri, Abdelaziz, André Bazzana et Patrice Cressier. “La Qasbah de Shafshāwan.” In *Castrum 3, Guerre, Fortification et Habitat dans le monde méditerranéen*, éd. André Bazzana, Publications de la Casa de Velázquez, série Archéologie XII- Collection de l’École française de Rome 105, 153-62. Madrid: Casa de Velázquez- Rome: École française de Rome, 1988.
- Viguera Molins, María Jesús. “Ibn al-Khāṭib visita el Monte de los Hintāta.” In *Homenaje al profesor José María Fórneas Besteiro*, éd. Concepción Castillo et al. Grenade: Universidad de Granada, 1995.
- Yebbur, Abderrahman. *Los Ber-Rached de Chefchauen y su significación en la historia de Marruecos septentrional*. Tétouan: Centro de Estudios Marroquíes, 1953.

### العنوان: قنطري تلامبوت والفردة (إقليم شفشاون): الطريق إلى اللامكان؟

**ملخص:** منذ عشرينيات القرن الماضي، تم رصد العديد من القناطر القديمة المتقنة الصنع في قلب سلسلة الجبال التي تفصل شفشاون (المغرب) عن مرسى تارغة على البحر الأبيض المتوسط. وتقع على بعد بضعة كيلومترات من بعضها البعض، في وادي تلامبوت ومجراه العلوي، المعروف باسم الفرداء، وتشكل نقاط العبور الإلزامية لطريق له وظيفة مهمة بما يكفي ليكون موضوعاً لمثل هذه التهيئات أو الترتيبات. إن فرضية الأصل الروماني التي طرحها الباحثون النادرون الذين اهتموا بهذا الطريق، لا تقوم على أي حجة قوية. ويهدف هذا المقال إلى بيان ذلك، من خلال إعادة فتح باب النقاش والتفكير في الموضوع من جديد بناءً على سلسلة من الأسئلة، نذكر من بينها: أين يبدأ هذا المسار وأين ينتهي؟ من قام ببناء هذه الجسور، ومتى، ولأي غرض؟ التحقيق في الموضوع، كما سنرى، لا يزال غير مكتمل. ولكنه على الأقل، سيكون من الممكن ضمان التوصل إلى تأريخ واسع النطاق (نهاية القرن الخامس عشر - بداية القرن السادس عشر الميلادي، ولا تزال الترميمات تحدث في بداية القرن الثامن عشر)، لتسليط الضوء على الاختلافات المورفولوجية التي تقدمها فيما يتعلق بقناطر أخرى من العصور الوسطى والحديثة في أماكن أخرى بالمغرب، وكذلك لتأكيد الارتباط بين مشروع تهئية هذا الطريق وتطوير مدينة بني رشيد. وتبرز أيضاً حقيقة مهمة، ويتعلق الأمر بالدور الذي لعبته الشخصيات الصوفية، التي تجمع بين السياسة والدين، في إنشاء هذه الأعمال. وأخيراً، تشهد هذه الدراسة أيضاً، من خلال ما يعتورها من عيوب ونواقص، على الصعوبة المتزايدة في نقل ممارسات الجغرافيا الأثرية التي تم تطويرها في شمال البحر الأبيض المتوسط إلى البيئة الخاصة لجبال البلدان المغاربية.

**الكلمات المفتاحية:** الطرق والمسالك الجبلية، القناطر، جباله، شفشاون، النخب الصوفية.

**Titre: Les ponts du Talambot et du Farda (province de Chefchaouen): une route vers nulle part?**

**Résumé:** Dès les années 1920 plusieurs ponts anciens de belle facture ont été repérés au cœur du massif montagneux séparant Chefchaouen (Maroc) de Targha, son port sur la Méditerranée. Échelonnés à quelques kilomètres les uns les autres, sur l'oued Talambot et son cours supérieur, le Farda, ils constituent les points de passage obligé d'une voie à la fonction suffisamment importante pour qu'elle ait fait l'objet de tels aménagements. L'hypothèse d'une origine romaine, avancée par les rares chercheurs s'étant intéressés à cette route ne repose sur aucun argument solide. Cet article se propose de le démontrer, en relançant la réflexion à partir d'une série de questions: d'où cette voie part-elle et où aboutit-elle? quand et par qui furent construits ces ponts et dans quel but? L'enquête, on le verra, reste inaboutie. Au moins aura-t-elle permis d'assurer une datation large (fin du XV<sup>ème</sup>-tout début du XVI<sup>ème</sup> siècle J.-C., des restaurations se produisant encore au tout début du XVIII<sup>ème</sup> siècle), de mettre en évidence les différences morphologiques qu'ils présentent au regard des autres ponts médiévaux et modernes ailleurs au Maroc, ainsi que de confirmer le lien entre ce projet d'aménagement routier et le développement de la ville des Banū Rashīd. Un fait important se détache aussi: le rôle joué par des personnages soufis, mêlant politique et religieux, dans la mise en place de ces ouvrages. Par ses lacunes mêmes, enfin, l'étude témoigne aussi de la difficulté accrue de transposer les pratiques de l'archéogéographie élaborées au nord de la Méditerranée à l'environnement particulier des montagnes maghrébines.

**Mots-clés:** Chemins de montagne, ponts, Jbala, Chefchaouen, élites soufies.